

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.  |                                     |   |





**LA VIERGE MARIE, les premières années de son séjour au Temple,**  
d'après H. J. SINKEL.

PHOTO-GRAVURE PAR  
DESBARATS & CIE  
GRAVEURS ET IMPRIMEURS  
MONTREAL



# LA VIERGE MARIE

DANS LA POESIE ET DANS LES ARTS

---

## VIII

VIE DE MARIE AU TEMPLE.

La *Légende dorée* rapporte que, pendant son séjour dans le temple, les anges apparaissaient journellement à Marie ; elle demeurait en prière jusqu'à ce qu'elle reçût de la main de l'un d'eux les aliments dont elle se nourrissait. Nous trouvons ces scènes admirablement sculptées sur les stalles du chœur de la cathédrale d'Amiens. Là aussi Marie nous est montrée en prière devant l'arche d'alliance, dans le Saint des Saints. S'il ne répugne pas de croire que notre mère eut le privilège unique d'être introduite dans ce lieu, où le grand prêtre pouvait seul pénétrer, et cela, une fois dans l'année seulement ; ça n'a pu être que par l'entremise des anges ; les prêtres ignorant, en effet, que dans un sens rempli de vérité, ce sanctuaire était fait pour l'enfant qui grandissait alors à l'ombre du temple. L'artiste qui représente ce fait doit donc donner à sa composition quelque chose de mystérieux et ne mettre que des anges comme témoins d'un privilège dont ils ont seuls le secret. C'est ce que les sculpteurs d'Amiens ont très bien compris.

En peinture la Vierge est plus fréquemment représentée lisant les saintes Écritures : tel est le beau tableau de Van Eyck, au



**LA VIERGE MARIE, la dernière année de son séjour au temple,**  
d'après Carl Müller.

musée de Prado, à Madrid, et la fresque de Pinturicchio, à  
Sainte-Marie du Peuple, à Rome.

Pendant son séjour dans le temple, Marie se fit aussi remarquer par son assiduité au travail ; par l'habileté avec laquelle elle filait le lin et la soie la plus fine ; par la perfection qu'elle apportait au tissage et à la broderie des riches ornements dont on se servait pour les cérémonies du culte. De là ces charmantes images du *Mater admirabilis* où la Vierge nous est montrée, à la fleur de l'âge, filant pour le besoin du temple, et plus tard, dans la maison de saint Jean, après l'ascension de son fils, travaillant pour les fins du culte nouveau, tout en méditant sur les ineffables mystères auxquels elle avait pris une part si active, et soupirant après le moment où il lui sera donné d'aller rejoindre au ciel son fils bien-aimé.

Alphonse Leclaire.



LA VIERGE AU BAISER, d'après E. Hébert.

# LA MERVEILLE DE L'OCCIDENT

LA CITADELLE AÉRIENNE.

(Suite)

**L**ELLE devait être bien belle la merveille de l'Occident pour que le moyen âge accumulât autour d'elle un pareil système de défenses ! “Le mont Saint-Michel est un lieu qui défie la description,” dit la marquise de Créquy. Aussi ne puis-je que vous en balbutier la magnificence. La merveille ! mais c'est un petit monde ; c'est un résumé du moyen âge transplanté sur la cime d'un rocher au sein des eaux. Quatre siècles y ont entassé ce que l'architecture religieuse et militaire avait de plus grandiose, et, quand il a fallu peupler ces hauteurs, la chevalerie a envoyé ses plus nobles représentants pour prouver que le nombre et les obstacles ne sont rien, que la force d'âme est tout.

Pour couvrir Saint-Pierre de Rome, Michel-Ange suspendit le Panthéon dans les airs ; pour couronner le colosse normand, les bénédictins plantèrent entre le ciel et l'Atlantique une autre Sainte Chapelle.

Même grâce et même solidité, même élancement hardi de toutes les lignes vers le ciel. “ Cette élévation vertigineuse de contreforts taillés en dentelle ; ces galeries où le dur granit se profile en guirlande de chêne et de laurier tout autour du saint édifice ; ces légions de gargouilles qui s'élancent de tous les replis, qui grimacent à tous les angles saillants et peuplent cette forêt de clochetons et d'aiguilles gothiques : ” tout rappelle le

bijou de saint Louis. Mais combien plus difficile fut l'exécution de la basilique Michélieenne !

Pierre de Montreuil avait sous la main les matériaux pour construire la Sainte Chapelle, mais chaque pierre qui forma le temple aérien, d'Estouteville et ses moines devaient aller l'extraire dans des carrières lointaines, la charrier au milieu de dangers inouïs, à travers des sables mouvants et la hisser à force de bras au sommet d'une falaise abrupte.

Libre à Montreuil de s'absorber dans la construction de son chef-d'œuvre ; quant aux Michelois, toujours il leur fallait tenir un œil braqué sur l'horizon pour signaler l'approche d'une voile ennemie, et, comme nos vaillants colons canadiens constamment en butte aux Iroquois, ils bâtissaient la truelle d'une main et l'épée de l'autre.

Mais il faut se placer dans la nef pour apprécier ce splendide sanctuaire. Dans la convergence de toutes ces nervures au sommet de la voûte, l'ignorant comme le lettré lisait le symbole de l'union des âmes ; il la lisait aussi dans ces vitraux historiés qui tamisent les rayons du soleil et les projettent en faisceaux sur le pavé.

On retient le souffle en avançant sous ces arceaux séculaires qui virent agenouillés des rois et des guerriers, des prélats et des chevaliers dont les noms se lisent en lettres de feu dans les annales de l'Europe : saint Louis et Duguesclin ; Marie de France et les compagnons de Jeanne d'Arc. Louis XI vint jusqu'à trois fois s'y prosterner devant la statue de l'Archange. Il est vrai que ce fameux Tartufe avait joliment besoin de sauver les apparences ; mais aussi, dans ces circonstances, dit-on, il oubliait ses mauvaises habitudes et ne marchandait pas trop ses pièces sonnantes au trésor de l'abbaye.

Faisant cortège aux grands, vous eussiez pu voir dans cette nef, se dérouler d'âge en âge une innombrable pro-

cession de pèlerins accourus des confins de l'Europe pour réclamer l'appui de Michel.

Pourquoi cet universel empressement ?

C'est que l'abbaye forteresse était considérée comme le pied à terre de l'Archange, et le moyen âge voyait dans sa possession un gage de victoire, à peu près comme les Hébreux se croyaient assurés du triomphe par la présence de l'arche d'alliance. De là une source perpétuelle de rivalités entre deux nations qui voulaient chacune garder pour elle un labarum si précieux. De là ces sanglantes passes d'armes, sur la grève normande, entre ceux qu'on a baptisés " les ennemis intimes."

Depuis bientôt mille ans, la distraction favorite de John Bull et de Jacques Bonhomme a toujours été de se prendre à la gorge. Assez souvent c'est pour tuer le temps ; mais cette fois il y avait un enjeu pour rendre la partie excusable : la montagne sainte était le prix du tournoi et jamais prix n'a été plus disputé.

#### LES DONJONS.

La basilique montoise, piquée, pour ainsi dire, au sommet d'une pyramide, asseoit ses quatre angles sur quatre cryptes dont les colonnes, énormes comme des mondes, ont arraché un cri d'admiration à Vauban lui-même.

Que de drames elles pourraient raconter ces cryptes enfouies dans le roc ! Que de gémissements ont poussés les 14,000 prisonniers ensevelis dans leurs recoins obscurs !

Êtes-vous sujet aux crises de nerfs ? ne descendez pas dans ces caveaux aux parois moussues ; n'y descendez pas surtout sous l'aile d'un cicerone : car c'est ici que ces maîtres conteurs s'en donnent à cœur joie, et le chapelet d'horreurs qu'ils vous débitent d'une voix caverneuse donnerait la chair de poule à un soldat d'Afrique. Bien

entendu, cela laisse un peu à désirer, sous le rapport de l'exactitude historique....

Çà et là grimacent ces cachots et ces cages de bois qu'on surnomme des "in pace" ou en paix — sans doute pour consoler les pauvres détenus.

Goëthals a une jolie description d'une visite à ces "in pace."

"Tous les touristes y pénètrent, les dames surtout.

"De petits cris d'effroi, des appels, des interjections se croisent dans la bande des visiteurs. Les messieurs frottent des allumettes, cherchant aux murs des noms de prisonniers d'antan; les dames font jouer les gonds rouillés et les verrous qui grincent lugubrement; d'aucunes demandent que l'on referme (oh! un peu, bien peu seulement) la porte sur elles, afin d'éprouver la terreur délicieuse de se trouver un instant seules dans ces réduits affreux où l'atmosphère est lourde et où la plainte n'a pas d'écho. Et après quelques secondes,—un petit siècle!—elles sortent radieuses de leur tombeau pour rire et, fières de leur crânerie enfantine, moitié tremblantes, moitié rieuses, reprennent le bras de leurs seigneurs et maîtres.

"Un joli souvenir sur leurs tablettes de voyage pour les jeunes mariées. Dans vingt ans, elles en parleront encore."

Une petite comédie vint un jour égayer ce séjour habituel du désespoir. La terreur avait transformé le mont Saint-Michel en une prison pour trois cents prêtres coupables d'avoir refusé de prêter serment à la constitution. Or, un jour, sur l'un d'eux, on surprend un Homère en texte grec. Le geôlier, fier de sa capture, se cambre d'un air important et fait mine d'examiner le volume, mais, comme le brave homme ne sait ni A ni B, le voilà bien forcé d'avoir recours aux lumières de ses compères, gens d'ailleurs aussi savants que lui. Ces fortes têtes font le cercle autour de l'Iliade, et secouant

gravement leur bonnet phrygien, ils se demandent quel peut être le sujet de ce livre séditionnaire et s'il ne contient pas par hasard des principes contraires à la république "une et indivisible."

Après mûre délibération, la docte assemblée décide que l'Iliade ne peut être autre chose qu'un bréviaire en une langue inconnue, et que la figure d'Homère, placée au frontispice, doit représenter quelque affreux calotin. En conséquence de quoi arrêt de confiscation est porté contre un engin si dangereux pour la sécurité de la prison.

L'air est bien lourd dans ces donjons, regagnons la plate-forme qui domine les remparts et poursuivons notre route à travers la citadelle aérienne.

#### LA MERVEILLE.

Une masse de bâtiments crénelés et bastionnés enserrent la basilique comme une ceinture pour en défendre les approches. La principale structure regarde vers le nord : c'est par excellence la "Merveille." Dans toute l'architecture médiévale, il n'est rien pour surpasser les trois étages de salles dont elle se compose.

Au rez-de-chaussée, une suite de salles appelées les Montgomeries, allongent à perte de vue leurs voûtes pesantes et cavernueuses, où pénètre un jour incertain. Galerie dramatique s'il en est ! Montgomery !... Ce nom seul, prononcé au milieu d'un silence sépulcral, évoque des scènes de mort ! Comme malgré lui, le voyageur éprouve un serrement de cœur en songeant à la nuit fatale qui valut l'étrange sobriquet à "ces longs corridors sombres."

Le sol qu'il foule n'est-il pas trempé de sang humain, ne flotte-t-il pas une odeur cadavéreuse sous ces arches humides ? On baisse la voix, on allège le pas de crainte d'éveiller des spectres endormis ! Vite, passons à l'étage supérieur par cet escalier en spirale.

Des ténèbres nocturnes aux éblouissements du midi, la différence n'est pas plus sensible qu'entre les catacombes que nous venons de traverser et " la Salle des Chevaliers ", où le soleil entre à flots et ruisselle sur le beau marbre poli des colonnes qui supportent d'incomparables arcades gothiques.

" La Salle des Chevaliers, s'écrient les connaisseurs, c'est le plus superbe vaisseau gothique au monde."

" Cela impose, a dit un voyageur, comme un chevalier armé de toutes pièces et svelte encore sous sa pesante armure."

Mais il fallait voir cette galerie lors de son antique splendeur.

Des panoplies d'armes s'accrochent aux colonnes, les casques et les cimiers des chevaliers sont placés sur la sommité de leurs stalles, et cette longue file de bannières et d'armures éveille un souffle belliqueux, évoque le souvenir de grands dévouements !

Ici la chevalerie a tenu ses solennelles assises ; ici le conseil des guerriers a décrété la résistance à outrance, la résistance à mort ; et l'on dirait que l'atmosphère du lieu est restée comme imprégnée de l'arome héroïque de leurs grandes âmes !

Tout est grand dans ces cheminées monumentales où des bœufs rôtaient tout entiers, où des troncs de chênes flambaient comme des bûchettes ; six personnes peuvent se mouvoir à l'aise.

Ninive avait ses jardins suspendus ; ce palais aux salles immenses a pour couronnement un bosquet accroché à la hauteur des nuages, un bosquet dont le feuillage ne se colore pas de teintes automnales, car il est de granit : j'ai nommé " le Cloître. " A ceux qui l'examinent de près, les livres n'ont rien à apprendre sur le génie artistique des moines d'Occident. Quelle légèreté dans les minces colonnettes roses qui supportent les gracieuses arcatures

de ce quadrangle merveilleux ! Ne les croirait-on pas figées sous la baguette d'une fée ces feuilles de vigne, de trèfle, d'acanthé délicieusement mariées au lierre grim-pant ?

Ce jardin féerique servait de promenoir aux moines. Immobiles en face de la mer mouvante, ils n'avaient pas besoin de manuel pour se perdre dans les considérations philosophiques. L'agitation humaine, mais c'était le pêcheur dans sa barque sans cesse ballottée par la vague houleuse ! . . . .

Mais voilà que soudain le calme fait place à la tempête ; du haut du beffroi sonne le tocsin d'alarme : le cliquetis des armes a retenti au loin. Les broussailles qui bordent le rivage s'écartent pour livrer passage à une forêt de lances, tandis qu'une interminable ligne de cuirasses s'embrase aux feux du soleil. Aux armes ! l'ennemi ! s'écrient les Montois, qui courent se poster aux remparts. Il n'est que temps, car déjà les assiégeants déploient leurs bataillons sur la grève . . . .

Bientôt le bélier bat les murs, le clairon sonne l'assaut, le fer croise le fer.

Tremble, ô moine, c'est ta destinée qui s'agite ! Dans une heure peut-être, un soudard ennemi, ivre de carnage, envahira ta solitude, son épée te tranchera le cou et ta tête sanglante, piquée au bout d'une lance, servira de pâture aux corbeaux !

Surpris par le vacarme du combat, le moine suspend sa marche pour tendre l'oreille : il pâlit ; mais une pensée heureuse vient d'illuminer ses traits ; il lève les yeux vers le sommet de la basilique, les baisse de nouveau, puis il continue, impassible, sa silencieuse promenade !

—Qu'as-tu donc vu pour rassurer ton âme craintive ?

—La statue de Michel qui n'a pas cessé de pivoter au pinacle du temple, et qui nous couvre toujours de son

aile ! Eh bien ! sache ceci, voyageur : suivant la prophétie de Toustain, tant que l'Archange montera la garde au-dessus de l'abbaye, elle ne passera pas entre des mains étrangères !

—Moine, l'avenir t'a donné raison, et, soit coïncidence fortuite, soit seconde vue prophétique, Toustain a dit juste. En 1788, la foudre pulvérisait l'ange aux ailes éployées ; en 1790, la Révolution " accordait sa protection " à l'asile jusque-là inviolé, c'est-à-dire qu'elle invitait les religieux à trouver un gîte ailleurs.

L'abbaye du mont Saint-Michel avait vécu. Ce rapprochement est étrange pour le moins !

Lawrence Drummond.

(A suivre.)





## LA SAINTE FAMILLE EN EGYPTE

### LA BOHÉMIENNE.

#### BONNE AVENTURE DE L'ENFANT JÉSUS.

**L**ÉGENDE égyptienne  
De la Bohémienne  
Qui de l'Enfant Jésus,  
En termes ingénus,  
Dit la bonne aventure'  
Aussi belle que sûre ; —  
La seule évidemment  
Qui put correctement,  
Une fois dans sa vie,  
Dire la vérité ! . . . . .  
Que nul donc ne s'y fie  
Dans sa témérité.

Elle était du pays aux monuments splendides,  
Aux séculaires Pyramides.  
Sur sa robe d'azur des étoiles brillaient  
Et plusieurs signes se voyaient,  
De diverses couleurs, de céleste nature,  
Formant étrange bigarrure.  
Elle vivait aux jours où le Verbe Incarné  
Enfin sur la terre était né ;  
Où Jésus, reposant sur le cœur de Marie,  
Embrassait sa mère chérie ;  
Où le cruel Hérode ordonnait aux bourreaux  
D'égorger les enfants nouveaux.

Livrée entièrement aux sciences magiques,  
 Elle se distinguait par un air de grandeur.  
 Elle habitait, rêveuse, un palais enchanteur,  
 Et ne paraissait point sur les places publiques.  
 Un obélisque grave indiquait sa maison,  
 Un redoutable sphinx en protégeait l'entrée ;  
 Et qui parlait toujours à son âme inspirée ?  
 Tantôt les dieux, tantôt l'ombre d'un Pharaon !

Un soir, il vint un Juif, pesant de lassitude,  
 Tout droit vers cette solitude ;  
 Une femme charmante apparaissait aussi  
 Sur un âne à côté de lui ;  
 Aux bras de cette femme un enfant adorable  
 Faisait un spectacle admirable :  
 La famille venait de franchir le désert  
 Et semblait chercher un couvert ;  
 Tout révélait aux yeux, dans ce pauvre équipage,  
 Un long et pénible voyage ;  
 Sans doute, ils avaient fui quelque monstre cruel,  
 Un danger pressant et mortel.

La sibylle aussitôt s'avance toute émue,  
 S'étonnant que son cœur se trouble à cette vue.  
 " Vous êtes fatigués ; voilà qu'il se fait tard ;  
 Entrez chez moi, " dit-elle avec un tendre égard.  
 Prodigant à l'enfant les plus vives caresses,  
 Et poussant jusqu'au bout ses pieuses tendresses,  
 Elle dit à la mère : " Et ma chambre et mon lit,  
 Madame, sont à vous, pour y passer la nuit. "

Elle indique du doigt :—l'étranger vénérable  
 Installe sa bête à l'étable ;  
 Pour leur frugal souper, aux deux nobles époux  
 Elle offre ses mets les plus doux :  
 C'est du vin de palmier ; c'est la figue vermeille  
 Remplissant une ample corbeille :  
 Et pendant le repas, ses discours attendris  
 Consolent ses hôtes ravis,

Leur faisant oublier les chagrins et les peines  
 Dont leurs âmes paraissaient pleines ; . . . .  
 Puis, ce fut dans ses bras que s'endormit enfin  
 L'aimable petit Chérubin.

Bientôt, dans les transports d'une sagesse étrange,  
 Elle prend dans sa main la main du petit ange,  
 En observe longtemps les traits mystérieux ; . . . .  
 On eût vu s'enflammer et son cœur et ses yeux ; . . . .  
 Sa face, tout à coup, rayonne, s'illumine,  
 Et ce cri retentit : " O merveille divine !  
 Étrangers, dites-moi votre affaire en ce lieu,  
 Car cet enfant royal, oh ! c'est le Fils de Dieu ! " —

—Je suis Joseph gardant la Vierge Immaculée,  
 De Nazareth en Galilée,  
 Qui doit à Dieu l'honneur de la maternité  
 Dans la sainte virginité ;  
 Un jour, le Tout-Puissant traversa le ciel sombre  
 Et vint la couvrir de son ombre ;  
 Cet adorable enfant est donc le divin fruit  
 De la grâce du Saint-Esprit.  
 Un prince impitoyable avait juré sa perte :  
 Laisant notre maison déserte,  
 Nous cherchons quelque part un modeste séjour,  
 Jusqu'au temps de notre retour."

—Que ma retraite, amis, soit donc votre demeure,"  
 S'écria la sibylle, en tombant à genoux ;  
 Oui, restez avec moi jusqu'à la dernière heure ;  
 Je crois au Fils de Dieu ; je l'adore avec vous ;  
 Objet de mon amour et de mon espérance,  
 Je l'attendais moi-même avec impatience !"  
 Et les trois voyageurs, sur les rives du Nil,  
 Passèrent en ce lieu le temps de leur exil.

F.-X. Burque, *Ptre.*

# FRANCOIS COPPEE

---

(*Suite et fin*)

## III

Si par la forme elle est parnassienne, par le fond elle est réaliste.

Le qualificatif de réaliste attribué à un écrivain peut être pris dans un bon ou dans un mauvais sens.

Il est déplorable qu'un écrivain soit réaliste, si l'on entend par là que son regard est borné au domaine de la chair et ignore le domaine spirituel. Dans cette acception, le réalisme se confond avec le naturalisme, ou mieux avec le matérialisme. Mais il est un autre genre de réalisme, qui nous apparaît comme bienfaisant. Celui-là consiste à représenter la vie, les hommes et les choses, tels qu'ils sont. L'art réaliste, ainsi compris, délaisse les rivages où fleurit l'exotisme de la fantaisie ; il fuit les régions où vagabondent les aventures imaginaires, il se tient au réel et n'offre au public que la peinture du réel.

Et franchement, n'est-ce pas mieux ? A quoi bon entasser les périodes grandiloquentes ? A quoi bon agiter la draperie mensongère d'histoires romanesques ? A quoi bon faire voir le monde à travers le prisme des illusions ? Cela sert-il à autre chose qu'à enflammer les imaginations, à préparer des déceptions, des dégoûts et des chutes ? Il est plus sain et plus moral de nous accoutumer à considérer la vie comme elle est, en nous apprenant à détester ce qu'elle contient de mauvais et à aimer ce qu'elle présente de bon. La vie simple et banale, comme sont les trois quarts des vies, tissée de petits devoirs et

d'occupations monotones, auxquels il faut nous affectionner, afin que nous les remplissions le plus parfaitement possible. C'est de cette vie-là, la vie de tout le monde, qu'Ernest Hello demandait l'intelligence et l'amour, lorsqu'il disait dans sa prière au petit Enfant de Nazareth : "Faites que j'aime les petites choses, les petits enfants, vos outils, votre table ; que je travaille avec vous, sous vos yeux, dans votre amour. Donnez-moi le goût de la petite maison, avec sa douceur, son ordre, sa modestie et le soulagement qui vient de l'humilité (1)."

C'est par le réalisme de leurs œuvres que les romanciers anglais et russes ont exercé une influence favorable à certaines classes déshéritées ou déconsidérées. En Russie, les romans de Gogol ont servi la cause des petits employés. Ceux de Dostoïevsky ont amélioré le sort des fonctionnaires et des déportés en Sibérie. En Angleterre, Dickens a plaidé pour les maîtres d'écoles et les pions de collège. Avec Disraëli il a dépeint la condition misérable de la population ouvrière au début du siècle. Pour que le réalisme littéraire ait ainsi une heureuse portée sociale, il faut qu'il soit imbu de sympathie pour ceux dont il raconte les infortunes. Il faut qu'il rende ses humbles et ses simples héros, intéressants et attachants, au lieu de les rendre méprisables et ridicules, comme les romanciers français ne l'ont que trop souvent fait.

Ainsi conçu, l'art devient social ; il intervient comme une force accélératrice dans le courant de généreux amour pour les petits qui emporte notre vieux monde. L'artiste qui entend ainsi son métier, remplit une fonction dans la société et, ce faisant, il accomplit son devoir. Car, pas plus qu'aucun autre homme, l'artiste n'a le droit de se replier sur soi-même, de s'enfermer dans la tour d'ivoire de l'égoïsme pour y jongler en pur dilettante avec les

(1) ARMAND THIÉRY, *Ernest Hello*, dans *Catholiques actuels*.

mots et les sons. Pas plus que la richesse matérielle, la richesse intellectuelle n'a sa fin en elle-même ; l'avarice de l'esprit est aussi coupable que l'avarice de la bourse. Ni le riche, ni l'artiste ne peuvent se désintéresser de ceux qui vivent et peinent autour d'eux. Si l'artiste a reçu des dons particuliers, c'est pour le bien de tous et non pour sa satisfaction personnelle ; c'est pour l'encouragement, la consolation et le réconfort des autres, et non pour son agrément propre. L'artiste qui s'isole dans l'originalité de ses conceptions, se targuant comme d'un honneur de son incompréhensibilité ou de sa singularité, non seulement manque à son devoir social, mais s'annihile lui-même ; la stérilité ou l'extravagance sont les fruits ordinaires de ce personnalisme orgueilleux ; à force de vouloir être lui-même, il finit par n'avoir plus ce qui est commun à tous : "Celui qui veut posséder seul quelque chose, dit l'*Imitation*, perd ce qui est à tous (1)."

François Coppée n'est pas de ces pontifes superbes, dédaigneux de la foule ; il est le poète des "Humbles," et dans ce recueil intitulé "les Humbles," il a mis l'émotion sincère de sa sympathie profonde pour les tristesses, les misères, les sacrifices des petits. Il l'a mise encore dans des poèmes de plus large envergure et de réputation universelle, comme la "Grève des forgerons," "le Naufragé" et l'"Épave" ; ces récits où se dessinent, en traits précis, en tons un peu ternes, des existences simples, des infortunes ignorées, des sacrifices que les journaux ne célèbrent pas.

Il est vrai que ce réalisme est susceptible d'exagérations et de défauts, et qu'il glisse aisément, si l'on n'y prend garde, dans le détail insignifiant ou trivial. Coppée n'a pas toujours évité l'écueil, et l'on s'est beaucoup amusé de certaines trivialités de parti pris qui gâtent

(1) *Imitation*, livre III, chap. XIII.

parfois ses descriptions, comme un coup de cloche discord donné par la main gaminée d'un enfant de chœur déchire mal à propos d'un son âpre la traînée mélodieuse des notes douces. On lui a aussi reproché avec raison l'insignifiance et la banalité de certaines de ses peintures.

Un farceur s'est amusé à parodier le défaut de Coppée dans le sonnet suivant :

L'autre jour — et vous m'en croirez si vous voulez,  
Car un événement simple est parfois bizarre, —  
Ayant sous le bras deux paquets bien ficelés,  
Je me dirigeai du côté de Saint-Lazare.

Après avoir pris mon billet sans démêlés,  
J'entre dans un wagon et j'allume un cigare  
D'un sou. Le train — nous en étions fort désolés, —  
Étant omnibus, s'arrêtait à chaque gare.

Soudain il siffle et fait halte. Au même moment  
Un monsieur, pénétrant dans mon compartiment,  
Prend les billets ainsi qu'on ferait une quête ;

Et moi, content de voir enfin ma station,  
Je remets mon billet sans contestation  
A l'employé portant un O sur sa casquette (1).

#### IV

Nous avons parlé de l'homme et de l'artiste. Il nous reste à parler du converti.

Le poète anglais Tennyson, rencontrant une brave femme et lui demandant quelles étaient les nouvelles du jour, celle-ci répondit : “ En vérité, monsieur Tennyson, je ne sais qu'une nouvelle, c'est que le Christ est mort pour tous les hommes. — Ce sont là de vieilles nouvelles, répliqua le poète, et de bonnes nouvelles, et des nouvelles toujours nouvelles.” Depuis quelque temps, c'est cette nouvelle-là que Coppée semble avoir unique-

(1) JULES LEMAITRE, *Portraits contemporains* : François Coppée.

ment à cœur de propager, lui qui s'occupa de conter tant d'autres " nouvelles." Un livre a paru qui manifeste un changement complet dans ses idées et ses sentiments, une conversion entière au christianisme réel. Fragment d'autobiographie ou récit d'un événement étranger, chaque page de *La bonne souffrance* est une profession de foi chrétienne, directe ou indirecte.

L'occasion de cette transformation morale, lui-même l'a indiquée dans une page intitulée " La meilleure année " : " Encore quelques tours de l'aiguille sur le cadran de la pendule, et elle sera finie, cette année que j'ai passée presque tout entière dans les souffrances, où j'ai vu la mort de si près, et au bout de laquelle je me trouve dans un état d'infériorité physique qui m'annonce l'arrivée définitive de la vieillesse.

" Derrière les vitres froides de ma fenêtre, où sont à peine fondues les blanches arabesques qu'y traça la nuit glacée, le morne ciel de décembre m'invite aux souvenirs sincères.

" Quelle année ! Je me revois à Pau, en janvier dernier, puis à Mandres, au mois de juin. Deux fois, je m'étends sur la table d'opération, entouré de praticiens en tablier blanc, dont les visages deviennent brusquement si sérieux ; j'aspire l'écoeuvante odeur de pomme du chloroforme, et j'entends, dans mon cerveau, avant de perdre connaissance, un bruit de marteaux lointains. Deux fois, on me rapporte vers mon logis parisien, inerte, masse secouée par la trépidation du wagon, ballottée sur les sangles de la voiture d'ambulance. Combien de temps suis-je resté sur le dos dans une immobilité douloureuse ? Le tiers de cette année maudite ! Oh ! la persistante puanteur des antiseptiques ! Oh ! les interminables nuits d'insomnie ou de cauchemar !

.....  
 " Oui, elle me fut cruelle, cette année 1897. N'est-elle pas, je me le demande, la pire de toute ma vie ?

“ Non pas, ô mon Dieu, c'est la meilleure !

“ Car un de vos prêtres est venu, il m'a simplement montré votre croix, il m'a rappelé votre sublime enseignement : que la douleur est inéluctable ; que, s'il faut la soulager chez autrui de tout son pouvoir, on doit l'accepter sans plainte pour soi-même ; et, depuis lors, fortifié par votre grâce et par votre exemple, j'ai subi ma peine, non seulement avec courage, mais avec je ne sais quelle satisfaction intime, me rappelant que j'avais été ce qu'on appelle un heureux, que j'avais beaucoup plus joui et beaucoup moins souffert que tant d'autres, trouvant équitable que l'équilibre pût se rétablir, et— lorsque tout danger immédiat eut été écarté — vous remerciant de m'accorder ce délai, mais résigné d'avance à tous les maux qui me sont réservés, heureux de ne plus offrir bientôt, dans ma personne, un témoignage de l'injustice de la nature et de l'inégale répartition des choses de ce monde, et nourrissant enfin l'espoir de n'arriver à la mort qu'après avoir eu toute ma part de malheur.”

C'est donc la souffrance qui a ramené François Coppée à Jésus-Christ, et la souffrance, physique ou morale, en a ramené bien d'autres, les faits quotidiens se chargeant ainsi de justifier le texte de l'*Imitation* : “ Vous savez, Seigneur, ce qui est utile à mon avancement, et combien la tribulation sert à consumer la rouille des vices (1).” “ La souffrance met l'homme face à face avec le néant qu'il est, elle le jette en bas des lieux élevés où l'asseyaient les illusions de son orgueil. “ Maintenant, écrit Coppée, mon orgueil a rendu les armes. Un jour, j'ai senti sur mon front le souffle de la mort, et en moi se sont réveillés l'horreur du néant et le besoin d'une vie éternelle. Alors j'ai relu l'Évangile. Je l'ai lu comme

(1) *Imitation*, livre III, chap. I.

il faut le lire, avec un cœur simple et confiant, et dans chaque page, dans chaque mot du livre sublime, j'ai vu resplendir la vérité. Et je crois fermement aujourd'hui à tous ces miracles, d'ailleurs racontés, décrits, attestés par les évangélistes avec une sûreté et une précision de détails où éclate la plus évidente et la plus complète sincérité... Cette foi en Jésus-Christ, que j'ai retrouvée—car mon enfance fut chrétienne—je veux la garder en moi et désormais l'augmenter sans cesse, constamment, patiemment, sans me décourager aux heures de défaillance. Car si, parfois, je chancelle et j'ai peur, comme saint Pierre en marchant sur les flots, vous voyez pourtant que je vous obéis, Seigneur, et vous êtes là pour me soutenir (1) !”

Ainsi la maladie a réveillé chez Coppée l'aspiration vers une vie future. Cette aspiration l'a conduit à la lecture de l'Évangile. Dans cette lecture il a retrouvé la foi. La conversion de François Coppée est un exemple de ce que peuvent, avec la grâce de Dieu, la prière et la lecture de l'Évangile, faites avec la simplicité de petit enfant que Notre-Seigneur demande. Dans la préface de “La bonne souffrance” Coppée raconte, qu'un jour de trouble et d'inquiétude, son confesseur lui a dit : “Priez seulement et lisez l'Évangile,” et qu'il lut l'Évangile “pendant des semaines et des mois.”

Mais Coppée converti a dû être, comme Féval, éclairé sur la responsabilité terrible qui incombe à l'écrivain. Le sentiment de cette responsabilité n'est pas une excuse pour ces livres insipides et incolores que Féval appelait “des nouilles.” Mais il fait à l'écrivain une règle stricte d'éviter, non seulement l'immoralité proprement dite, mais toute allusion, toute note qui pourrait blesser une oreille chaste et pieuse. Qu'il y ait dans les

(1) A propos de l'institution d'une fête en l'honneur de Jeanne d'Arc.

livres de Coppée beaucoup d'inspirations honnêtes et de sentiments généreux, nous ne le nions pas ; mais lui-même a confessé avoir quelquefois parlé des choses religieuses " avec une sottise légèreté, parfois même avec la plus coupable audace," bien qu'on ne puisse pas trouver dans ses livres " un blasphème " (1). Coppée a aussi eu le tort de parler de son " mal ordinaire, le spleen " (2), et non content d'en parler, il l'a quelquefois chanté. Or s'il est un mal contagieux, c'est bien celui-là. Le mépris et le dégoût de la vie débordent de la littérature contemporaine. Ils s'expriment tantôt sous des couleurs violentes, tantôt en teintes adoucies. Ils se déploient, comme les harmonies veloutées, comme les mélodies onduleuses d'une musique diaboliquement enchanteresse, dans les œuvres morbides de ce chantre consacré de la décomposition totale des êtres et des choses, Pierre Loti. Cette tristesse foncière de la littérature contemporaine tient sans doute à deux causes : d'abord au sensualisme dont elle est imprégnée, car c'est une vérité vieille comme le monde que la sensualité engendre la tristesse ; ensuite à l'insignifiance de la vie envisagée en dehors de la religion. L'écrivain chrétien, lui, n'éveille que des émotions pures, partant joyeuses ; il situe les événements qui composent la trame de la vie sous le rayon surnaturel qui les transfigure et les rend tous, bonheurs ou infortunes, aimables et précieux. Les misères de la vie peuvent submerger le cœur du chrétien, elles ne doivent pas atteindre à son âme, selon l'éloquente distinction que faisait Louis Veillot écrivant à sa fille religieuse : " Adieu, lui écrivait-il, mon enfant bien-aimée, et bénie, et amère. Je t'assure que je suis très amoureusement soumis à la volonté de Dieu sur toi et sur moi. Rien ne

(1) *La bonne souffrance*, p. 7.

(2) *Le cahier rouge*. Avertissement de la 1<sup>re</sup> édition.

m'a fait plus de peine et plus de joie que ta résolution. Je ne peux m'y habituer en aucun sens : la joie est dans mon *âme* et ne peut entrer dans mon *cœur* ; la peine est dans mon *cœur* et ne peut troubler mon *âme*. Ces deux sentiments se confondent et chacun reste entier et distinct, et il me semble que je ne saurai et ne voudrai jamais perdre ni l'un ni l'autre."

Est-ce tout ? Je veux dire : A-t-on tout dit, quand on a condamné dans les œuvres de Coppée certaines notes qui sonnent faux au point de vue moral, certain souffle pessimiste — non pas sans doute d'un pessimisme sombre, irrité et sacrilège comme celui qui hurle à travers les strophes d'un Leconte de Lisle, mais plutôt d'un pessimisme de couleur tendre, de teinte mélancolique ?

Certes, loin de nous la pensée mesquine d'inviter Coppée converti à condamner en bloc ses œuvres anciennes, parce qu'elles ne constituent pas une apologie religieuse. Toute vérité et toute beauté sont encouragées et honorées par le christianisme, et avec raison, puisque la vérité, à quelque ordre qu'elle appartienne, la beauté, à quelque degré qu'elle soit située, sont une expression des perfections de Dieu en qui resplendent la vérité et la beauté absolues. Ceux qui se targuent de ne reconnaître que les vérités ou les beautés religieuses et de mépriser les autres, sont des jansénistes dont l'étroitesse de vues jette le discrédit sur la religion qu'ils veulent servir.

De même il est certain qu'on peut faire son salut en consacrant sa vie à une œuvre, à une profession utile quelconque. Le petit joueur de violon qui racle son instrument aux kermesses de village, juché sur un tonneau dans un coin de cabaret, peut gagner ainsi son paradis en gagnant sa vie. Que si cependant une belle ferveur de piété lui inspirait l'idée de ne plus jouer aux kermesses, mais seulement aux processions, avouez qu'un

bon chrétien n'aurait pas le droit de lui jeter la pierre. Et nous ne la jetterons pas non plus à M. Coppée, mais bien plutôt nous le louerons d'avoir, depuis sa conversion, employé les ressources de sa plume à l'unique fin d'enluminer des pensées religieuses.

Mais s'il n'est pas requis qu'une œuvre littéraire soit une apologie directe de l'idée religieuse, pour mériter attention et respect durable du lecteur, pour valoir la peine qu'elle a coûtée à son auteur, encore faut-il néanmoins qu'elle serve une pensée élevée, qu'elle soit animée d'une inspiration noble, qu'elle exerce une influence bienfaisante. L'écrivain ne doit pas seulement fuir l'immoralité, il doit aussi considérer comme indigne de lui de faire œuvre "amorale," je veux dire, œuvre indifférente au point de vue moral. La neutralité morale est aussi honteuse en matière d'art que partout ailleurs. L'art pour l'art est une formule contre nature qui ravale la littérature au rôle d'excitant ou d'amusement sous le ridicule prétexte qu'une chose ne peut pas être à la fois belle et utile. Sans doute, ce préjugé n'est pas sans avoir quelque parenté avec celui qui restreint le domaine de la littérature au roman, au conte et à la poésie. Erreur profonde finement analysée par M. Brunetière, l'homme que les boulevardiers ont tâché de ridiculiser en l'affublant de lunettes vertes et d'un abat-jour vert et qui n'en dépasse pas moins de beaucoup les joueurs de petite flûte de la critique contemporaine. Mais même par le roman, par le conte et par la poésie, on peut défendre une idée et soutenir une thèse. Seulement il faut alors avoir une idée à défendre, une thèse à soutenir.

Voilà ce que ne comprend pas celui qui s'amuse à enfilet des mots comme on enfile des perles. Celui-là est semblable à la Samaritaine de l'Évangile qui "ne savait pas le don de Dieu." Quand elle le sut, elle ne puisa plus

à grand'peine l'eau insipide des vaines jouissances, elle s'abreuva à la source des pensées fortes et des sentiments profonds, elle alla quérir pour les y amener ses parents, ses amis, ses concitoyens. François Coppée fera de même, et son talent de conteur et de poète, souple et gracieux, s'attachera désormais aux thèmes qui lui sont devenus familiers depuis quelques mois.

Être le poète chrétien des humbles, ce serait là pour François Coppée converti une vocation digne de remplir les années que Dieu lui donnera de vivre encore. Poète chrétien des humbles, en ce sens qu'il révélerait et ferait rayonner aux regards des grands et des riches les magnificences de sentiment et d'action qui souvent gisent, ignorées comme des mines d'or souterraines, dans l'âme et dans la vie des petits et des pauvres.—Poète chrétien des humbles, en ce sens aussi qu'il écrirait pour les petits et pour les pauvres mêmes, dans le style simple, limpide et abordable à tous dont il a le secret, les consolations que la religion leur réserve et qu'ils connaissent trop peu. Et ce faisant, Coppée serait dans la tradition chrétienne, car Jésus-Christ et les saints se sont adressés de préférence aux simples, et l'Église n'a jamais cru se rabaisser en mettant son langage à la portée des petits de ce monde.

D'ailleurs, François Coppée a dit lui-même le regret de ses œuvres passées ; il a lui-même écrit l'idée mère qui devrait être la génératrice de ses œuvres futures.

Il dit, dans une belle page intitulée " Pour celle qui priait " : " Foi des humbles ! Dernier trésor de consolations pour la pitoyable humanité ! Combien ceux qui te combattent et te détruisent sont malfaisants et coupables, et combien je le fus moi-même, qui me reproche plus d'une page dictée par l'ironie et par l'orgueil ! "

Et dans " La meilleure année, " il écrit : " Ah ! si les malheureux savaient mieux souffrir, et si les heureux

savaient mieux aimer, quelle aurore de paix et de bonté se lèverait sur le monde ! Ceux qui ne croient pas aux miracles doivent au moins désirer celui-là. Mais est-il permis de l'espérer ? Faut-il se fier à quelques favorables présages ?... Ah ! qu'il vienne, le semeur de la parabole, et qu'il jette à pleines poignées la semence de résignation et de solidarité chrétiennes sur cette société moderne, si lugubre et si caduque, où nous voyons, en haut, tant de corruption et de sécheresse de cœur, et, en bas, tant de révolte et de désespoir !”

\*  
\* \*

Le semeur ! Vous avez vu sa silhouette au geste généreux se profiler à travers la campagne dénudée sur l'immensité pâle du ciel d'automne.

Il y était dans la fraîcheur matinale, quand le premier givre ourle les dernières feuilles. Il y était sous le soleil de midi. Il y était le soir, à l'heure où la pénombre emplit les chemins creux de mystère.

Infatigable il parcourait les sillons, projetant d'une main confiante la graine de l'avenir.

Ainsi fit le semeur de la bonne parole, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et tandis qu'il semait, il dit : “ La moisson est grande, et les ouvriers sont peu nombreux.” Et cela était un appel indirect, mais instant comme une prière, que le divin semeur adressait aux hommes de bonne volonté de tous les siècles.

Puisse François Coppée converti, y répondre de tout son cœur et de tout son talent !

Georges Legrand.

# LA PLURALITE DES MONDES HABITES

CONSIDÉRÉE AU POINT DE VUE NÉGATIF, PAR M. L'ABBÉ

F.-X. BURQUE (1).

---

**L'**APPARITION d'un livre nouveau sur la scène du monde est un événement que les voix de la publicité, journaux et revues, ont coutume d'annoncer avec une obligeance d'autant plus opportune que l'ouvrage est plus utile, plus instructif, plus remarquable par ses mérites littéraires et scientifiques.

A tous ces points de vue, le livre de M. l'abbé Burque s'impose à l'appréciation des penseurs et à l'attention du public. Il a déjà reçu un accueil très favorable de la part de plusieurs publications importantes, en Canada, même en France. Aussi, la REVUE CANADIENNE, croyant accomplir un devoir, est-elle heureuse de prendre part, aujourd'hui, à ce concert de bon accueil, en faveur de l'œuvre extrêmement remarquable de notre distingué compatriote, poète et prosateur, ancien professeur de philosophie au séminaire de Saint-Hyacinthe, et depuis plus de seize ans, curé de Fort Kent, Maine, dans le diocèse de Portland. Nous laissons maintenant la parole à l'hon. J. Royal, qui a bien voulu se charger de l'étude qui suit.

Le Directeur de la REV. CAN.

(1) 1 volume in-8 de VIII, 408 pages. Chez Cadieux et Derome, à Montréal.  
Prix : \$1.00.

## APERÇU GÉNÉRAL DE L'OUVRAGE.

Qui ne connaît l'actualité saisissante du sujet traité par l'auteur ? Qui n'a pas eu les oreilles abasourdies par les clameurs d'une certaine école de matérialistes, ayant Flammarion pour chef, et ne cessant de crier avec lui que l'habitation des astres n'est plus une chose problématique, mais une chose positive, entrée définitivement dans le domaine de la science ? Qui ne s'est pas senti troublé par la bruyante exposition de la prétendue exubérance de vie sur la terre, impliquant la diffusion de la vie dans tout l'univers,—surtout par l'emphatique exposé des soi-disant preuves d'intelligence et d'habitation, découvertes enfin sur la planète Mars ? Qui n'a pas été ébranlé par cette opinion vulgairement répandue, non combattue par certains philosophes et théologiens, que non seulement il n'y a rien de répréhensible dans cette doctrine de l'habitation des astres, mais qu'elle est elle-même très séduisante et probable, pour la raison qu'elle fait ressortir davantage la puissance, la bonté et la sagesse du Créateur ? Qui enfin n'a pas fait, sur la dissémination universelle de la vie, ses propres spéculations et ne s'est pas abandonné là-dessus à toute espèce de rêves plus ou moins fascinants ?

Eh ! bien, vous tous qui avez rêvé et spéculé sur cette question, vous tous qui avez pris parti pour ou contre, mais qui conservez toujours vos doutes et vos angoisses, parce que le sujet est difficile à approfondir et que le côté négatif n'avait pas encore été élucidé dans toute sa force par aucun auteur, procurez-vous le livre de M. l'abbé Burque ; lisez-le avec attention ; et, avec la lumière pour votre esprit, vous trouverez la paix pour votre âme. Car vous saurez enfin à quoi vous en tenir sur les apparences trompeuses qui vous tiennent en suspens ; vous connaîtrez les vices nombreux de l'argumentation

de tous les hommes qui, soit par la science, soit par la philosophie, soutiennent la doctrine des astres habités ; vous connaîtrez les erreurs de principes et de faits qui sont au fond de cette doctrine ; vous connaîtrez les immenses difficultés qu'elle renferme ; et alors, vous serez convaincus,—non pas précisément que l'hypothèse, en elle-même, est impossible et absurde, ou absolument irréconciliable avec nos dogmes catholiques,—mais qu'elle est de la plus parfaite invraisemblance. Telle est en effet la thèse de M. l'abbé Burque.

Tel est aussi le point de vue d'après lequel il convient de juger son ouvrage. Ce serait enforcer une porte ouverte et donner lieu à une injuste présomption que de faire observer qu'il ne prouve pas sans réplique la non habitation des astres, ou que plusieurs de ses arguments sont plus ou moins faibles. Car l'auteur ne prétend pas prouver strictement la non habitation des astres ; il avoue lui-même qu'il n'existe pas un seul argument d'une certitude absolue contre la thèse de la pluralité des mondes, et que c'est entre les deux partis, non pas une question de certitude, mais une question de probabilité. A ce point de vue, tous ses arguments, se soutenant les uns les autres, sont de la plus grande force et prouvent sans réplique ce qu'il veut prouver : l'improbabilité et l'invraisemblance.

#### PREMIÈRE PARTIE.

Dans la première partie de son ouvrage, M. l'abbé Burque démontre l'impuissance de la science à établir la réalité de la pluralité des mondes. Pour cela, il pose un principe aussi simple qu'évident, savoir : que les astres ne peuvent être habités que s'ils sont habitables, c'est-à-dire doués de toutes les conditions physiques essentiellement nécessaires à la vie. Quelles sont ces conditions ? Il s'en

tient à sept : air, eau, sol propice, chaleur tempérée, lumière modérée, juste pesanteur, atmosphère à la fois calme et mouvante. Pourquoi y a-t-il vie sur la terre ? Parce que toutes ces conditions y ont été ajustées avec une précision parfaite, comme les verres d'un instrument d'optique. Retrouve-t-on ces mêmes conditions dans les astres ? Point du tout. La lune est un corps mort, tantôt glacé, tantôt brûlant, sans eau et sans atmosphère ; Mercure est trop proche du soleil ; Vénus, encore trop proche ; Mars en est déjà trop éloignée, ainsi que les astéroïdes qui suivent ; et, à *fortiori*, les dernières planètes : Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune.

Le chapitre de Mars offre un intérêt extraordinaire, parce que c'est là que plusieurs visionnaires, devançant les astronomes, prétendent qu'on a enfin trouvé des preuves d'habitation. M. Burque démolit une à une toutes ces prétendues preuves, en faisant voir qu'il n'y a signe d'intelligence nulle part : ni dans les fameux canaux, simples ou doubles ; ni dans les projections verticales, ni dans les triangles de feu, ni dans les marques noires des pôles.

Après Mars inhabitée, vient Mars inhabitable. Inhabitable, 1° parce qu'il n'y a pas assez de chaleur ; 2° parce qu'il n'y a pas assez d'eau ; 3° parce qu'il n'y a pas assez d'air ; 4° parce que la densité et la gravité y sont trop faibles. Le chapitre se termine par un exposé ironique, tout à fait réjouissant, des divers moyens, plus ou moins ingénieux, plus ou moins risibles, par lesquels il a été suggéré qu'on viendrait peut-être à bout de communiquer avec Mars.

Une autre pièce d'ironie réjouissante se trouve au chapitre de Saturne, où l'auteur se moque à loisir des habitants de gélatine et de baudruche, imaginés par Flammarion, "êtres aérostatiques flottant dans l'atmosphère, assis sur des trônes de nuages, se nourrissant d'air

et faisant des pieds de nez à toutes les intempéries des basses régions." Signalons encore, parmi les pages sarcastiques, celles du chapitre 18, où l'on voit un splendide échantillon de la logique des matérialistes ; la nature, parce qu'elle est immense, pouvant concevoir et réaliser des êtres bizarres, à peu près comme un éléphant, parce qu'il est gros, peut fort bien être un fabricant de meubles de fantaisie.

A l'égard des milliers ou des milliards de planètes hypothétiques circulant autour des soleils de l'univers, M. l'abbé Burque a la bonne fortune de pouvoir invoquer la première autorité astronomique du monde, celle de M. Faye, directeur de l'Observatoire de Paris, pour établir que les chances de concentration de toutes les conditions nécessaires à la vie, sur l'une quelconque de ces planètes, sans être absolument nulles, ne sont rien moins qu'infinitésimales. Admettant leur habitabilité, cela ne donnerait pas encore leur habitation réelle. Celle-ci, en effet, ne pourrait venir que de la matière ou de Dieu. Or, la matière est essentiellement impuissante à produire la vie ; et l'action de Dieu sur ces astres lointains, n'est pas connue et ne le sera jamais.

Une objection extrêmement spécieuse qui se présente ici à l'esprit de tous ceux qui méditent sur l'habitation possible des astres, est la suivante : si les conditions climatériques des astres diffèrent de celles de notre globe, on peut imaginer une différence analogue et conjointe dans la constitution des hommes sidéraux ; et alors de ce chef,—de la non identité dans les conditions d'existence,—il devient impossible de conclure que les astres ne peuvent pas être habités. M. l'abbé Burque répond à cela que tous ces êtres d'imagination, constitués autrement que l'homme terrestre et adaptés spéculativement à des conditions climatériques différentes des nôtres, sont des êtres chimériques, de réalisation métaphysiquement impos-

sible, à cause de leurs éléments contradictoires. Cette démonstration philosophique se trouve en deux endroits : au chapitre de Mars, pages 109 et suivantes, et au chapitre Ier de la 2e partie, pages 179 et suivantes. Il ne peut tout au plus être question que de l'adaptabilité d'hommes façonnés comme nous, à des conditions extrêmes de température, par exemple : à l'extrême chaleur ou à l'extrême froid ; mais nos limites d'acclimation, à nous, sont très restreintes ; celles des hommes sidéraux le seraient-elles moins ?

Parmi les savants qui se réclament de la science en faveur de la pluralité des mondes, les matérialistes forment une classe à part, qu'il faut combattre par des arguments particuliers. Ceux-ci, en effet, ne se contentent pas de conclure à *posteriori*, comme les autres, d'après l'exubérance de la vie terrestre et d'après les révélations du télescope ; ils concluent encore à *a priori*, d'après leurs notions fondamentales sur l'éternité, l'identité universelle et le développement indéfini de la matière. Dans leur système, tous les êtres ne sont que pure affaire d'évolution. Non seulement l'évolution du singe a produit l'homme ; non seulement l'évolution des premiers types de vie a produit toutes les espèces organiques ; mais l'évolution de la matière a même engendré les premiers types de vie. Par conséquent, la question de vie et d'habitants sur les astres comme ici-bas, est un simple corollaire qui découle nécessairement des principes essentiels de la matière. C'est en ce sens que M. l'abbé Burque, avec la plus grande raison, quoique cela puisse paraître paradoxal à plusieurs, signale " tout ce qu'il y a de matérialisme " dans la doctrine de la pluralité des mondes ; en autant que les matérialistes, qui en sont les partisans les plus nombreux et les plus acharnés, nous la jettent à la face, comme une conséquence de leurs propres doctrines.

Renvoyant les lecteurs aux traités ordinaires de métaphysique pour ce qui regarde les absurdités de la matière éternelle existant par elle-même et douée par elle-même de toutes ses prétendues forces d'évolution, M. l'abbé Burque se borne à démontrer l'absurdité de la génération spontanée, cet unique et fameux expédient par lequel les matérialistes ont toujours essayé en vain, et essayent encore de nos jours avec moins de chance que jamais, à passer de la matière brute à la matière organisée, c'est-à-dire aux premiers types de vie. 1° Les infusoires sont dus à des germes, *omne vivum ex ovo*. 2° Le *Bathybius* de Hœckel n'a été qu'une vilaine farce, au dire même de Huxley. 3° Les prétendues substances organiques de la chimie sont une autre mystification. 4° Les cristaux vivants du professeur Von Schroen sont le comble de l'ineptie. Tout cela est exposé avec un entrain superbe et des sarcasmes à l'emporte-pièce qui font la honte aussi bien que la ruine de cette pauvre théorie de la génération spontanée.

C'est alors que l'auteur s'écrie : " A l'œuvre maintenant, le fouet à la main, contre les matérialistes modernes." Et les prenant à partie, — Flammarion en particulier, comme le représentant, même le chef le plus en vue, *ab uno disce omnes*, — il les juge et les apprécie à leur juste valeur, c'est-à-dire qu'il les flagelle impitoyablement. Il les démasque, 1° dans leur ignorance profonde au sujet de l'origine des êtres; 2° dans leurs flagrantes contradictions; 3° dans leurs stupides manières de raisonner; 4° dans leur haine exécrationnelle contre Dieu, contre Jésus-Christ et contre l'Église. Dénonçant leurs efforts pour anéantir toute religion, pour établir partout le culte pur et simple de la nature, il les apostrophe en ces termes : " Pourquoi nous enlever notre divinité personnelle et vivante et la remplacer par une divinité factice et monstrueuse qui n'a aucune vie propre, aucune

personnalité?... Oh! laissez-nous donc notre Dieu, et retirez-vous, misérables, avec votre nature aveugle, inintelligente et inconsciente... Notre Dieu, à nous, limité par aucune borne de temps ou d'espace, d'essence incréée, ou d'essence créée, dilate librement à l'infini, dans l'infini, ses infinies perfections... Il nous plaît, à nous chrétiens, d'avoir un Dieu que nous puissions respecter, c'est-à-dire craindre et aimer tout à la fois, comme étant à la fois un Dieu de justice et d'amour, qui dispose de l'enfer pour punir les méchants et du ciel pour récompenser les bons!"

#### DEUXIÈME PARTIE.

Dans la deuxième partie de son ouvrage, M. l'abbé Burque démontre l'impuissance de la philosophie chrétienne à prouver la réalité de la pluralité des mondes. Les philosophes chrétiens ont cela de commun avec les matérialistes, qu'ils raisonnent eux-mêmes *à priori*, estimant que l'habitation des astres découle, comme un corollaire, des connaissances préalables que nous avons au sujet du déploiement des grandeurs et de la gloire de Dieu dans l'univers. M. l'abbé Burque leur répond : si l'habitation des astres était une réalité, on devrait en découvrir quelque part une révélation quelconque, naturelle ou surnaturelle, dans l'univers même, ou dans les saints Livres, ou dans l'Église, ou dans l'histoire du monde ; or, n'est-ce pas un fait grave, extrêmement significatif, qu'on n'en trouve nulle part aucune révélation ? Toutes les sources de renseignement auxquelles on s'adresse gardent sur ce point un silence impénétrable ; ou si l'on y trouve quelque chose, en vérité, c'est tout le contraire de ce qu'on y cherche. Là-dessus, notre auteur oppose à ses nouveaux adversaires les sept arguments qui suivent :

1° L'Ancien Testament garde un silence absolu. Dieu aurait-il caché l'existence des humanités sidérales aux écrivains de l'ancienne loi, ou ceux-ci auraient-ils tenu la lumière sous le boisseau ?

2° Le Nouveau Testament garde un silence absolu. Jésus-Christ aurait-il été constamment sur ses gardes pour ne trahir jamais par une parole, un geste, un signe, le secret de la multiplicité des mondes habités ?

3° L'Église, les Pères, les Docteurs, gardent un silence absolu. Est-il concevable que l'Église de Dieu aurait été laissée par Dieu même dans une ignorance invincible au sujet de l'habitation réelle des astres ?

4° Si la sainte Écriture, l'Église et l'histoire de tous les peuples du monde enseignent quelque chose à cet égard, ce n'est pas l'habitation, mais la non habitation des astres. Il faut venir au 18e siècle pour trouver les premiers partisans déclarés de l'hypothèse, inconnue jusque-là, mais devenue célèbre, de la pluralité des mondes.

5° La fin des astres est bien connue par la révélation et par la science. Dieu a créé les astres dans un triple but par rapport aux habitants de la terre : dans un but d'utilité, dans un but d'agrément, dans un but d'instruction ; or cette triple fin des astres, par son exclusivisme, au lieu d'impliquer, repousse plutôt l'état d'habitation.

6° L'habitation des astres, relativement à Jésus-Christ, est une énigme insoluble. Car on a beau faire mille et mille suppositions, s'y prendre de toutes les manières, il est toujours également impossible à l'esprit humain de concevoir le salut des humanités sidérales, soit indépendamment de Jésus-Christ, soit par le moyen de Jésus-Christ,—soit par une seule incarnation sur la terre, soit par autant d'incarnations qu'il y aurait de mondes habités.

7° L'habitation des astres par des êtres inférieurs aux anges serait un préjudice à la gloire de Dieu. Voici la pièce de résistance, le nœud gordien de toute la question, l'argument suprême où l'esprit philosophique de l'auteur s'est donné libre essor et s'est élevé aux considérations les plus hautes sur le plan de Dieu dans la création. La difficulté était d'expliquer la raison d'être d'une seule humanité dans toute l'étendue de l'univers,—en d'autres termes, comment l'humanité terrestre a bien pu être agréable à Dieu en dépit de sa matérialité, et toute autre humanité sidérale non agréable à Dieu à cause de sa matérialité.

S'emparant du texte de saint Paul : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei*, l'auteur nous fait observer que la seule création vraiment digne de Dieu était celle des anges, et que Dieu n'aurait effectivement créé que des anges, si la nécessité du mal parmi ces derniers et la nécessité subséquente d'une réparation adéquate pour l'outrage fait à la Majesté divine par le péché des rebelles, n'eût entraîné une troisième nécessité mille fois plus urgente que les deux autres : celle d'une vraie mort, d'un quasi anéantissement de l'une des trois personnes divines. Le Verbe de Dieu s'offrant à mourir pour réparer l'outrage du péché et diviniser toute la création, ne pouvait accomplir son œuvre parmi les anges. De là une quatrième nécessité : celle d'un monde mi-spirituel, mi-matériel, où le Verbe de Dieu pourrait perdre son existence par une mort expiatoire et la reprendre par une glorieuse résurrection. Le Père éternel a résolu ce formidable problème par la création des astres qu'il a semés dans l'espace comme des grains d'or ou de poussière, par la création du globe terrestre où il a concentré toutes les conditions physiques nécessaires à la vie, enfin par la création sur ce globe d'une humanité se composant d'une âme immortelle et

d'un corps à la fois périssable et reconstituable. C'est ici, dans notre humanité, que s'effectue le mystère de l'Incarnation et de la réparation. Ce mystère devient en même temps un mystère de Rédemption. Car la mort de Jésus-Christ, tout en réparant l'outrage du péché des anges rebelles qui restent perdus, accomplit une double fin à l'égard de notre monde : elle répare l'outrage de tous les péchés de la terre et sauve tous les hommes de bonne volonté par la foi et la pénitence.

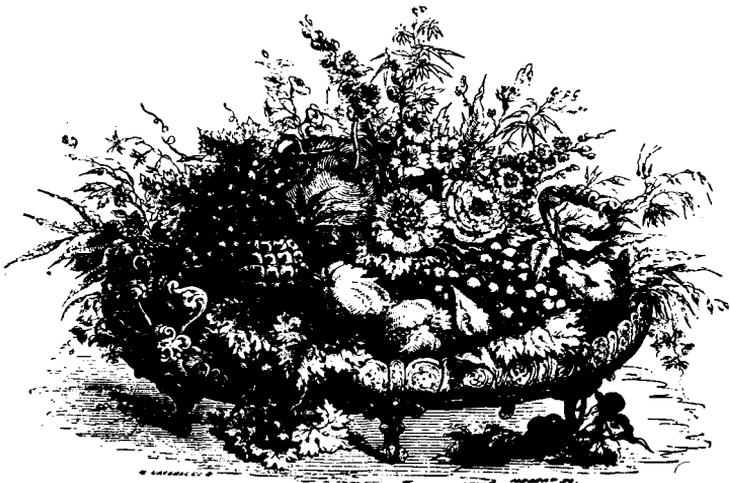
Dans un tel ordre d'idées, il est évident qu'un seul globe doit être habité dans tout l'univers, puisque le Verbe de Dieu n'a besoin de s'incarner qu'une seule fois et qu'une seule humanité suffit. L'univers a donc été créé pour la terre ; la terre a donc été créée pour le genre humain ; le genre humain a donc été créé pour Jésus-Christ ; Jésus-Christ, ralliant tout à lui, a donc été créé pour Dieu, pour les anges et pour les hommes. Voilà pourquoi les humanités sidérales ne sont pas agréables à Dieu. D'abord, il n'en avait pas besoin. Ensuite, il pouvait faire quelque chose de mieux : c'était de créer des anges plutôt qu'elles (car la nature angélique est supérieure à la nature humaine), c'était d'augmenter son royaume du côté de l'esprit plutôt que du côté de la matière. Ainsi les humanités sidérales n'ont pas de place dans la série des êtres créés.

Du même coup se trouve repoussée l'opinion de certains théologiens qui pensent que Dieu, par motif de gradation, a dû créer des êtres intermédiaires entre l'ange et l'homme, c'est-à-dire des espèces d'hommes à partie matérielle plus subtile que la nôtre, et que de tels êtres constitueraient peut-être les populations des astres. Illusion que tout cela. Pure superfluité que tous ces êtres intermédiaires, complètement en dehors de la grande œuvre d'incarnation et de réparation qui s'est accomplie et consommée tout entière sur notre globe, avec la rédemption de notre humanité.

Tel est le plan de Dieu dans la création, d'après l'analyse de M. l'abbé Burque. Ce plan, un seul mot le résume tout entier : *Christus*, le Christ. Un seul Christ. Une seule immolation. Une seule humanité. Serait-ce exagérer que d'affirmer qu'il n'existe nulle part, dans aucun ouvrage de philosophie ou de théologie, un exposé plus approfondi, plus complet, plus satisfaisant, des raisons qui ont dû déterminer, dans l'idée de Dieu, l'enchaînement et la nature de tous les êtres créés ?

Jos. Royal.

(A suivre)



## LES FABLES DE LA FONTAINE

---

**U**N éminent critique a dit de La Fontaine : “ La Fontaine est le lait de nos premières années, le pain de l’homme mûr, le dernier mets substantiel des vieillards. Nous avons bégayé ses fables tout enfants. Devenus pères, en les faisant réciter à nos fils, nous nous étonnons d’y trouver de graves plaisirs pour notre âge mûr, après y avoir pris un si vif intérêt dans notre enfance ; c’est le génie familial de chaque foyer.” (1)

Rechercher le secret d’une popularité qu’aucun écrivain, même des plus grands, n’a gardée après sa mort, c’est dire les qualités du fabuliste et le mérite des fables qui ont fait sa renommée : car les autres œuvres de La Fontaine, poèmes, épîtres, comédies, contes, malgré quelques beautés de détail, ne l’auraient jamais classé parmi les grands écrivains classiques.

“ Nommer la fable, c’est nommer La Fontaine. Le genre et l’auteur ne font qu’un.” C’est dans la fable qu’il a révélé son génie, comme Molière et Racine ont manifesté le leur au théâtre.

C’est dans ses fables qu’il faut donc l’étudier, pour savoir quel écrivain il a été et pourquoi il ne cesse de charmer, depuis des siècles, les hommes de tout âge, qui comprennent et goûtent la langue française.

### I

Le genre même de la fable, traité par un homme de son caractère et de son esprit, devait lui assurer un très spécial succès.

(1) Nisard, *Histoire de la Littérature française*, 13<sup>e</sup> édit., t. III, p. 133.

De tous les genres littéraires, il n'en est pas qui plaise à un plus grand nombre d'esprits. La Fontaine n'a-t-il pas dit lui-même, dans la première préface de ses fables : " Ce qu'elles nous représentent, confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent."

M. Nisard, dans son *Histoire de la littérature française*, a très heureusement développé cette pensée, en ce qui touche aux enfants. " Dans l'enfance, dit-il, ce n'est pas la morale de la fable qui frappe ni le rapport du précepte à l'exemple ; mais on s'y intéresse aux propriétés des animaux et à la diversité de leur caractère. Les enfants y reconnaissent les mœurs du chien qu'ils caressent, du chat dont ils abusent, de la souris dont ils ont peur ; toute la basse-cour où ils se plaisent mieux qu'à l'école. Ils y trouvent ce que leur mère leur a dit des bêtes féroces : le loup dont on menace les méchants enfants, le renard qui rôde autour du poulailler, le lion dont on leur a vanté les mœurs clémentes. Ils s'amuse singulièrement des petits drames dans lesquels figurent ces personnages ; ils y prennent parti pour le faible contre le fort, pour le modeste contre le superbe. Ils en tirent ainsi une première idée de la justice. Les plus avisés, ceux devant lesquels on ne dit rien impunément, vont plus loin : ils savent saisir une première ressemblance entre les caractères des hommes et ceux des animaux. J'en sais qui ont cru voir telle de ces fables se jouer dans la maison paternelle. L'esprit de comparaison se forme insensiblement dans leurs tendres intelligences. Ils apprennent du fabuliste à reconnaître leurs impressions, à se représenter leurs souvenirs. En voyant peint si au vif ce qu'ils ont senti, ils s'exercent à sentir vivement ; ils regardent mieux et avec plus d'intérêt. (1) "

(1) D. Nisard, *Histoire de la littérature française*, 13e édition, t. III, p. 134-135.

On pourrait donner une seconde raison de l'intérêt que l'enfant trouve dans les fables. Il est charmé de voir attribuer une voix, une intelligence, des gestes, des paroles humaines à ces bêtes qui l'intéressent déjà telles qu'elles sont, qu'il aime et dont il se sent plus près que nous par la simplicité, la naïveté et la spontanéité de son âge. Cette absence de vie intellectuelle et morale, chez ses compagnons et ses amis, le chien, le chat, le cheval, l'agneau, le lapin, toute la domesticité animale qui l'entoure et qu'il associe à ses jeux, cette lacune lui est sensible ; il souffre de ne pas recevoir de réponse aux paroles qu'il leur adresse, aux questions qu'il leur pose, de retour, parfois, aux caresses qu'il leur donne ; ils fuient souvent, quand il les approche ou les appelle, et sans lui dire pourquoi ; leurs allures capricieuses et muettes le déconcertent, quand il veut les plier à ses volontés et à ses caprices, et il perd ses semonces à vouloir les corriger, les transformer.

Le fabuliste opère pour lui cette transformation et lui donne la revanche de ses déceptions ; il lui montre des animaux selon son désir, pensant, réfléchissant, aimant et voulant comme lui, avec des qualités et des défauts semblables aux siens, plus développés même que les siens, qui sont encore en germe et qu'il ne saurait analyser, dans le demi-jour de sa conscience et les défaillances de sa raison à peine éveillée.

Les personnages qui se meuvent dans les fables, sont des hommes faits, dérochant leur visage sous le poil ou le plumage de maint animal familier à l'enfant et associant le jeu intéressant des sentiments et des passions humaines à l'exacte description de la physionomie et des mœurs des bêtes : fusion ingénieuse qui séduit l'enfant et le charme, en lui montrant, au-dessous et tout près de nous, dans le règne animal et même dans quelques coins du règne végétal, un monde et une société calqués sur les nôtres.

Est-ce par suite de ce même amour de la fiction et du merveilleux, toujours vivace au fond de notre âme, malgré la maturité qu'elle emprunte à l'âge et à l'expérience des réalités, que nous trouvons encore plaisir aux fables, dans l'âge mûr et jusque dans la vieillesse ?

Ce sentiment y est certainement pour quelque chose, car toujours la chimère et la fantaisie nous plaisent. Nous aimons à nous échapper par quelque ouverture, si petite soit-elle, du cercle étroit où les réalités arides ou douloureuses de l'existence nous enserrent et nous étreignent; la fable est une de ces portes, quoique la plus modeste, et il nous plaît d'en user. Mais nous trouvons aussi dans cette lecture un plaisir plus sérieux et plus réfléchi : celui de vérifier et de goûter la justesse d'une peinture fidèle des défauts, des ridicules et des travers que nous contemplons autour de nous et même en nous ; la vérité d'une maxime de bon sens ou d'expérience, que nous ne saurions aussi bien formuler ; tout un petit code savant de philosophie morale sur l'homme, la société, le devoir ; ou plutôt un petit traité de morale en action, plus agréable qu'un recueil de préceptes et d'une lecture plus aisée qu'un sermon ou un éloge abstrait de la vertu, et nous atteignant d'autant mieux qu'il n'affecte pas l'allure de la leçon ou de la réprimande.

Voilà le mérite essentiel de la fable, le secret de son succès comme genre littéraire, de son aptitude à satisfaire les esprits les plus divers. C'est à ce point de vue que M. Nisard a pu dire avec beaucoup de justesse : " Si un certain degré de culture est nécessaire pour en goûter toutes les beautés, il suffit d'avoir l'esprit sain, pour s'y plaire."

Mais on s'y plaira d'autant plus que les beautés seront plus nombreuses et que le fabuliste y aura mis plus de talent et qu'il aura trouvé dans son génie, sa culture,

sa manière personnelle, une plus grande puissance d'adaptation à un genre auquel peu de grands écrivains se sont appliqués, et où La Fontaine seul a rencontré la supériorité.

Sans prétendre faire une étude complète de son talent et de son œuvre, ni même présenter une vue d'ensemble de ses fables, je voudrais, en ces quelques pages, indiquer les principaux éléments de cette supériorité. Ce sera, par le fait, procurer à nombre de mes lecteurs le plaisir de réveiller dans leur mémoire, peut-être infidèle, quelques-uns des récits, des personnages et des tableaux qui ont le plus vivement intéressé leur jeune âge.

## II

Un des grands mérites du fabuliste a été de donner à ses récits une forme dramatique. Il a voulu faire de son recueil, lui-même nous l'apprend,

Une ample comédie à cent actes divers,  
Et dont la scène est l'univers.

Son livre est un petit théâtre en raccourci, donnant la représentation de tous les genres de drames, depuis les plus élevés, la tragédie et la comédie, jusqu'au plus simple, le vaudeville. Les animaux en sont le plus souvent les acteurs, et il leur attribue toujours un caractère, un langage, des actions conformes à leurs mœurs et à leur physionomie. Ses devanciers ne s'étaient pas montrés aussi fidèles à cette règle d'art. " Ils ne respectent pas toujours l'espèce et la forme ; ils méconnaissent le caractère ; ils prêtent à l'oiseau ce qui convient au quadrupède ; ils font faire au plus petit ce qui demanderait la force et la taille du plus grand. Leurs ressemblances avec les hommes n'y sont pas tirées de leurs mœurs. Le plus souvent même, le poète ne leur

donne aucune propriété particulière, et l'histoire naturelle n'a rien à y prendre ; ce sont des hommes du temps, sous des noms d'animaux. " (1)

La Fontaine aussi met bien en scène, sous les masques velus et les habits fourrés de ses plaisants acteurs, les hommes et les femmes de son temps, observés dans les salons du grand monde, dans les maisons bourgeoises des villes ou dans les chaumières rustiques. Mais il se garde de leur donner la robe et l'allure d'un animal avec qui ils n'auraient aucun trait de ressemblance ; et, son personnage une fois choisi, il ne réunit pas en lui des traits disparates, pas plus qu'il ne lui attribue des allures qui ne sont pas celles de son type dans la nature.

Ses personnages ont encore un autre mérite : c'est qu'ils sont essentiellement humains, par le fond même de leur nature et de leurs sentiments. Si le visage et le costume sont tantôt d'un Grec ou d'un Français, d'un habitant des rives du Gange ou d'un citoyen d'Athènes, d'un rat du Levant ou d'un renard d'Angleterre, suivant le sujet de la fable, l'auteur qui le lui fournit, ou le souvenir personnel qui l'évoque en lui, les défauts et les qualités qu'il met en relief sont les défauts et les qualités de l'animal humain, sous toutes les latitudes et dans tous les temps. Ils sont d'une vérité universelle ; les lecteurs de tous les pays en peuvent faire leur profit, en appliquer la leçon à leur propre existence. Les traits individuels, la couleur locale, sont là pour assurer la vérité particulière de chaque tableau, le décor convenable à chaque scène, le costume de chaque personnage. Mais ces tableaux et ces scènes sont ceux de la grande comédie humaine, dont la scène est l'univers, et vous pouvez transporter sous tous les cieux, sans les dépayser, ces portraits, si spirituellement

(1) Nisard, ouvrage cité.

peints, du potentat orgueilleux et despotique, du courtisan souple et plat, astucieux et cruel, du charlatan verbeux et spirituel, de la péronnelle indiscreète et bavarde, de l'homme d'Église, oublieux du désintéressement apostolique et qui escompte amoureusement les promesses du casuel.

### III

Arrêtons-nous quelque peu, à la suite de M. Taine, qui a fait des fables de La Fontaine une si profonde et si charmante étude, à quelques-uns des types que le poète a le plus heureusement décrits, dans ses spirituelles et légères comédies de vingt à cinquante vers.

Prenons, par exemple, le potentat, le souverain tout-puissant et arbitraire, qui prétend bien que l'État commence et finit à lui et que tout ce qui n'est pas l'État ne vit que pour lui et par lui.

Un personnage aussi auguste ne saurait être représenté que par le roi des animaux, "sa majesté lionne," ou par l'aigle, "reine des airs."

L'un et l'autre sont graves et majestueux par nature, comme lui-même est grave et majestueux par état. Car s'il lui arrive parfois de rire, c'est par exception, et le fait mérite qu'on le note et qu'on l'excuse ; ainsi, du moins, l'entend notre auteur :

Qu'un pape rie, en bonne foi  
Je ne l'ose assurer ; mais je tiendrais un roi  
Bien malheureux, s'il n'osait rire.

Mais il ne rit pas tous les jours, comme il ne sourit pas à tout venant.

Ce n'est pas le roi primitif des cités et des petits États antiques, père de son peuple, d'un abord familier et facile. C'est le monarque de Versailles, dominant de très haut, du sommet d'une cour hiérarchisée à l'infini et presque agenouillée devant lui, la nation lointaine qui l'entrevoit de très bas dans sa gloire de roi-soleil.

Louis XIV, du moins, était toujours d'une politesse exquise, très souvent aimable, dans son toujours très grand air : c'était pour lui devoir de roi. Celui des fables, au contraire, est superbe avant tout et le plus souvent dédaigneux. S'il est condescendant parfois aux petits, c'est quand il a bien dîné et que s'ennuyant, tout comme Jupiter, il trouve certain plaisir à leur babil.

Mais qu'ils aient garde, même en ces moments de bonne grâce et de bonne humeur, de lui faire maladroitement leur cour, de lui offrir de malencontreux services, car il leur fera sentir son mépris et sa colère ; il leur dira comme à la pie :

Ne quittez point votre séjour,  
Caquet bon-bec, ma mie ; adieu ; je n'ai que faire  
D'une babillarde à ma cour :  
C'est un fort méchant caractère.

S'il appelle ses sujets autour de lui, c'est avant tout pour "étaler" devant eux "sa puissance." Il tient cour plénière, pour connaître la multitude et la variété de son peuple, et le festin dont il les régale d'abord, suivi des "tours de Fagotin," ne lui est qu'un prétexte à faire montre de sa magnificence.

Au cours de la fête, sa griffe de prince envoie prestement chez Pluton et l'ours maladroit qui bouche sa narine à l'odeur de ce charnier et le singe flagorneur qui loue avec excès la colère du maître.

Avec l'orgueil, il a l'ambition et le mépris du droit des faibles.

Il ne souffre pas qu'on réclame sa juste part de profit dans l'œuvre commune ; et du gibier abattu il s'arroge les quatre portions, la première, parce qu'il s'appelle lion, la seconde, par droit du plus fort, la troisième comme au plus vaillant, et quant à celle qui reste,

Si quelqu'un de vous touche à la quatrième,  
Je l'étranglerai tout d'abord.

A ce point de vue, il ne vaut guère mieux que le loup, bête roturière, bandit de bas étage, qui emporte l'innocent agneau et le mange " sans autre forme de procès." Chez l'un comme chez l'autre, c'est la force érigéant en droit ses convoitises et ses violences.

La préoccupation, la recherche de son moi domine tout autre sentiment ; et même lorsqu'il fait mine de songer au bien public, c'est encore et surtout au sien qu'il songe. Témoin, cet hypocrite examen de conscience, qu'il fait en présence des animaux assemblés en conseil pour aviser au moyen d'apaiser la colère du ciel par le sacrifice du plus coupable d'entre eux :

Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,  
 J'ai dévoré force moutons.  
 Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense.  
 Même il m'est arrivé quelquefois de manger  
 Le berger. Je me dévourai donc, s'il le faut. Mais je pense  
 Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;  
 Car on doit souhaiter, selon toute justice,  
 Que le plus coupable périsse.

Vous savez le résultat de cette confession.

Le plus coupable, aux yeux de cette cour de flatteurs, ne fut pas le mangeur de moutons, le mangeur de bergers, mais le pauvre baudet qui avait tondu " d'un pré la largeur de sa langue." Le faux pénitent ne cherchait pas autre chose.

Ce roi, du reste, sait régner ; il a les talents de son rôle, s'il en a les vices. Il observe soigneusement toutes les formalités d'une bonne administration, " tient ses conseils de guerre," " envoie ses prévôts," expédie " de circulaires écritures avec son sceau," ou des passeports contenant " promesse très bien écrite," " foi de lion," pour les députés du peuple et leurs vassaux.

Malgré son orgueil et son égoïsme, qui le rendent, tour à tour ou même à la fois, ambitieux, méprisant, hypocrite

et cruel, il ne manque à l'occasion, ni de clémence ni de grandeur.

Il épargne noblement le rat, qui se jette étourdiment entre ses pattes, montrant en cela " ce qu'il est ; " et vieux, affaibli par l'âge, livré à ses sujets, " devenus forts par sa faiblesse," il demeure digne et calme sous leurs outrages, attendant son destin sans proférer une plainte, sans laisser échapper un murmure, n'exhalant qu'un gémissement sous l'opprobre du coup de pied de l'âne.

Ainsi meurent les lions, au sentiment du poète, dans leur majestueuse douleur. Ainsi doivent mourir les rois. Si le malicieux bonhomme, qui a raillé discrètement deçà et delà à travers ses rimes, mais toujours avec une verve bénigne, les excès du pouvoir absolu, avait pu contempler, vingt ans après sa propre mort, la fin du grand roi qui avait ébloui l'Europe de sa gloire, tout en la liguant contre lui par ses prétentions ambitieuses, il se serait incliné avec respect devant la majesté sereine et triste de ses derniers moments.

Du maître, passons au valet, c'est-à-dire du roi au courtisan ; car il n'est valet d'âme plus basse et plus fourbe. Et La Fontaine, fort au courant des mœurs de cour, non par lui-même, car la liberté de son esprit et de ses mœurs, peu agréable à Louis XIV, l'en tint toujours éloigné, mais par les conversations de ses amis, La Fontaine a peint avec beaucoup de finesse les défauts et les vices du courtisan. Il attribue parfois ce personnage au loup, au singe, au cerf ou à quelque autre ; mais c'est au renard qu'en revient presque toujours l'honneur, et à bon droit, car il a tous les talents et tous les vices de l'état.

Infiniment adroit, d'abord, astucieux jusqu'au mensonge, il louvoie à merveille au milieu des écueils du métier. Il sait se tirer habilement d'un piège que lui a dressé un bon camarade pour le faire tomber en disgrâce, et même retourner contre lui son embûche.

Un jour, par exemple, il apprend que le loup vient de lui faire un mauvais parti auprès du prince, interprétant à mal son absence de la cour, alors que tous les animaux ont été invités à venir proposer un remède au mal dont souffre Sa Majesté. Mandé par elle en hâte, il s'approche humblement et, d'un ton doux et insinuant, présente ainsi sa justification :

Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère  
 Ne m'ait à mépris imputé,  
 D'avoir différé cet hommage :  
 Mais j'étais en pèlerinage  
 Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.

Et voyez donc comme le ciel est propice aux âmes pieuses ! En route, il a justement trouvé, auprès de " gens experts et savants " qu'il a consultés sur la maladie royale, le remède qui convient à Sa Majesté : c'est, ni plus ni moins, . . . la peau de son rival. Mais il suggère la chose du ton de l'homme de l'art qui recommande un spécifique, en tout désintéressement et pour le plus grand bien de son patient :

Vous ne manquez que de chaleur,  
 Dit-il au royal malade ;  
 Le long âge en vous l'a détruite :  
 D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau  
 Toute chaude et toute fumante :  
 Le secret, sans doute, en est beau  
 Pour la nature défaillante.

Et il termine par un trait aigu qu'il décoche à son adversaire, savourant sa vengeance dans ce sarcasme insinuant :

Messire loup vous servira,  
 S'il vous plaît, de robe de chambre,

Il a, du reste, la raillerie naturelle et facile, comme les malins égoïstes qui vivent de la naïveté d'autrui, et il ne se gêne pas de se moquer des sots qui se sont mis dans l'embarras, pour le tirer d'un mauvais pas. Tel, l'adieu moqueur qu'il jette au pauvre bouc, à qui il a demandé le secours de ses pattes et de ses cornes, pour sortir du puits

où tous deux étaient si inconsidérément descendus boire,  
sans songer à la sortie :

Si le ciel t'eût donné par excellence  
Autant de jugement que de barbe au menton,  
Tu n'aurais pas à la légère  
Descendu dans ce puits.

Il a donc de l'esprit, beaucoup d'esprit, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer ses réparties et ses tours ; mais il ne s'en sert jamais que pour railler, tromper ou nuire ; car il n'a ni cœur, ni bonté, ni respect, ni honnêteté. Si, il respecte son prince, mais parce qu'il le craint ; et son respect ne se traduit que par la flatterie la plus adroite et la plus audacieuse ; les crimes et les abus du pouvoir n'ont pas de meilleur avocat ; et ce n'est pas lui qui favorisera jamais chez le prince la velléité passagère de reconnaître ses torts et d'amender sa vie. A sa confession la plus entière il oppose la plus spécieuse justification. Le royal mangeur a dévoré, englouti mainte brebis et même plus d'un berger. Peuh, que tout cela !

Sire..., vous êtes trop bon roi ;  
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.  
Eh bien ! manger moutons, canaille, sottise espèce,  
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, Seigneur,  
En les croquant, beaucoup d'honneur.  
Et quant au berger, l'on peut dire  
Qu'il était digne de tous maux,  
Étant de ces gens-là qui sur les animaux  
Se font un chimérique empire.

Jamais juriste, épris des droits et des prérogatives royales, n'a poussé plus loin la complaisance pour l'omnipotence du souverain, et ce renard était bien de la famille des avocats de cour dont parlait le grand Frédéric à son neveu : "Quand vous voudrez, lui disait-il, revendiquer une province, faites provision de troupes. Vos orateurs prouveront surabondamment vos droits."

G. Bourassa.

(A suivre)

## LA CLARINETTE DU PERE JOLIVET

---

Il y a de cela plus de quarante ans. Joliette est la scène où se passent les petits événements dont je vais vous faire le simple récit. Notre jolie petite ville n'était pas alors ce qu'elle est devenue depuis ; elle n'était encore que le village de Joliette, déjà important il est vrai, mais n'ayant ni chemin de fer, ni téléphone, ni lumière électrique et, pour y arriver, il fallait faire un assez long trajet, souvent en charrette, après avoir quitté le bateau à vapeur.

Vous me permettrez de changer les noms, car plusieurs des intéressés vivent encore et ils me feraient de gros yeux si je révélais leurs débuts dans la vie conjugale aux nombreux enfants et petits-enfants auxquels, sans doute, ils n'ont pas fait cette confidence.

C'est dimanche et le vieux curé de la paroisse publie les bans de Justin Bennon et de Victoire Rebuin.

A ce moment, bien des yeux se dirigent vers le banc de François Naulier, mais il n'est pas là, et sa mère, la vieille Toinette, soutient vaillamment les regards plus ou moins curieux ou indiscrets.

Elle quitte la première sa place et si son pas semble moins assuré que son attitude, pourtant, elle marche vite en sortant de l'église, comme si elle avait hâte de se trouver seule, hâte de rentrer au logis.

Un jeune homme est assis devant le poêle de la cuisine, une écumoire à la main : il a l'air complètement absorbé dans la contemplation d'une marmite qui bout en débordant.

—La soupe sent bien bon, François, dit la vieille femme en entrant.

—Elle a cuit tout le temps, répond François sans quitter des yeux la marmite.

Toinette a promptement enlevé son châle et son bonnet ; puis elle prend une grosse miche de pain de ménage, sur laquelle, avant de l'entamer, elle trace un signe de croix avec son couteau et en coupe de fines tranches dans la soupière. Le silence règne entre la mère et le fils. Non un silence de bouderie ou de mauvaise humeur, mais on croirait qu'un malaise règne entre eux, que la tristesse plane sur le petit ménage.

Enfin la soupière est posée sur la table, ainsi qu'un morceau de lard flanqué de pommes de terre et de choux sortant de la même marmite ; un nuage de vapeur enveloppe soudain la mère et le fils, mais ni l'un ni l'autre ne semblent disposés à manger et si Toinette peut enfin avaler une cuillerée, il est impossible à son fils d'en faire autant. On dirait qu'un poids l'étouffe ; sa mère le regarde et tout à coup le garçon éclate en sanglots.

—Elle ne portera pas ça en paradis, s'écrie la pauvre mère, qui se lève toute tremblante, non, François, mon pauvre enfant, le bon Dieu ne bénira pas son ménage. A-t-on jamais vu prospérer la maison d'une femme qui dédaigne, pour un riche, un brave homme qui l'aime, parce qu'il a sa vieille mère à sa charge ? Non, non, le bon Dieu ne le voudrait pas.

L'été avait passé sur le gros chagrin de François ; il avait travaillé double et quand il rentrait, le soir, las, fatigué, le sommeil ne lui laissait pas le temps de s'attarder à d'inutiles regrets.

Mais l'hiver approchait, et Toinette, non sans raison, s'effrayait de ces journées si tristes où les hommes n'ont rien à faire, de ces longues soirées que tous les jeunes gens vont passer auprès de leur promise, au coin du feu, sous l'œil des parents.

Que fera François, qui, lui, n'a plus de promise ?...

Il y avait là-haut dans l'armoire de la mère, celle où on abritait le beau chapeau du dimanche, au plus haut rayon, il y avait une clarinette.

Cette clarinette avait appartenu au père de Toinette, qui adjoignait à ses fonctions de bedeau celles de ménétrier.

Pas de fête de village à deux lieues à la ronde, pas de noce joyeuse sans la clarinette du père Jolivet. On racontait dans la famille l'histoire de cette clarinette qui avait eu de beaux jours : celui où elle avait accompagné de ses notes les plus gaies tous les notables de l'endroit et le député du comté venu pour la bénédiction de la cloche ; et enfin le jour mémorable entre tous où le père Jolivet, sans prévenir personne, avait suivi le curé et le clergé du voisinage allant à la rencontre de Monseigneur qui venait donner la confirmation à Joliette, le son de la clarinette avait subitement éclaté, à la stupéfaction générale, après le discours de réception à l'entrée du village, et le père Jolivet, prenant une allure aussi militaire que possible, avait précédé la procession en jouant des airs qui témoignaient hautement de la joie des assistants et de la gaieté du musicien. Les gens du village avaient même remarqué que la clarinette faisait cette joie communicative, car un des prêtres faisait des efforts inouïs pour dissimuler un rire qui sortait par trop du programme.

Et ce fut la dernière visite du prélat à Joliette, mais elle laissa de longs et beaux souvenirs, inséparables de ceux du père Jolivet et de sa clarinette.

On la conservait donc pieusement dans la famille et il ne fallait rien moins que la mésaventure de François pour décider la mère à l'exhiber au grand jour.

—Et dire que personne ne fait plus de musique depuis que mon pauvre père (Dieu ait son âme !) est mort.

Les yeux de François brillaient, le sang du père Jolivet était chaud dans les veines de son petit-fils.

—Croyez-vous que si j'avais *la musique* je ne saurais pas m'en servir ?

—Eh que si, mon garçon, et mon père (Dieu le mette en son saint paradis !) a bien aussi appris tout seul.

Et voilà que François prend religieusement la clarinette du grand-père. Toinette la contemple avec attendrissement, elle voit revivre son vieux père et pour la première fois découvre une ressemblance entre son fils et lui. Puis François essaie le bec de la clarinette, et les yeux de Toinette se mouillent. Oui, la *musique marchait* bien....

Et cet hiver tant redouté passa comme on n'eût jamais osé l'espérer. François semblait entièrement absorbé par la musique. Ses essais avaient été ardues ; les sons sortaient, mais les airs point. Enfin, à force de peine, de travail, le petit-fils du père Jolivet arrivait à quelque chose et comme une traînée de poudre le bruit s'était répandu dans le village que François jouait *dans la musique* de son grand-père.

Il était en train de devenir célèbre. On allait le soir, à la sourdine, l'écouter derrière les fenêtres et les plus malins du village prétendaient que le fils Naulier voulait obtenir un prix comme on en donnait à Montréal.

Voilà donc que Joliette possédait un musicien, et François un talent qui, entre nous soit dit, n'avait rien de classique. Mais si François ne songeait pas à utiliser son talent, Joliette rêvait d'utiliser son musicien. Depuis la mort du père Jolivet, le village était humilié dans son amour-propre d'avoir à emprunter un violon ou un cornet à piston pour faire danser les jours de fête. Et il fallait en passer par là, les villages environnants n'étant pas mieux pourvus en artistes.

Voilà pourquoi M. le maire commençait à toucher son bonnet quand il rencontrait François.

Depuis quelque temps, on s'apercevait aussi que Mar-

guerite Merlin, la plus jolie fille de Joliette, était moins touchée des attentions du riche Blancheton et qu'elle était de plus en plus sourde aux avances du beau Robin, le jeune notaire du village.

—Marguerite ne veut pas rester fille, pourtant, hasardait-on quelquefois.

—Eh que non, répondait le père Merlin, mais les jeunes filles ont leurs idées. Oui, oui, j'en sais quelque chose, et ce n'est pas le père Merlin qui contrariera jamais sa fille.

Elle a plus d'esprit que moi : elle ressemble à sa mère qui n'a eu de repos que lorsqu'elle a eu son Merlin.

Le mardi gras, pour n'être point un saint qu'on fête en habit noir, n'en est pas moins joyeusement fêté, au contraire. Cette année-là, la récolte avait été bonne, et partout les gens étaient de bonne humeur. Oui, même les pauvres dédaignés comme le nôtre laissaient un peu de joie pénétrer dans leur âme.

La clarinette y était pour quelque chose, sans doute.

Elle avait fait son œuvre comme le travail avait fait la sienne à la saison précédente.

Le carnaval, qui avait été bien calme chez Toinette, fut animé le soir par l'arrivée de quelques jeunes gens qui venaient demander à François d'accompagner en jouant de la clarinette la visite qu'ils avaient projeté de faire aux nouveaux mariés de l'année.

La mission était délicate, et il fallait que les jeunes gens fussent un peu excités par la fête pour tenter cette démarche, étant donné que l'une des stations devait se faire chez Victoire.

Et François acc. . . . ., ne sachant comment motiver un refus.

—Ma clarinette me servira de *bonne amie*, ajouta-t-il en s'efforçant de rire. Et le dimanche suivant, fidèles au rendez-vous, tous les jeunes gens du village attendaient,

devant l'église, la sortie des vêpres où les jeunes filles, le nez dans leur livre de prières ou le chapelet entre les doigts, pensaient à bien autre chose ! Là, devant la porte, chacune d'elles avait un fiancé ou du moins un prétendant. A ce titre-là, deux jeunes gens, je crois l'avoir dit, se disputaient les bonnes grâces de Marguerite. Aussi ne fut-on pas surpris de voir, plantés de chaque côté de la porte de l'église, le grand Blancheton et le beau Robin prêts à saisir Marguerite au passage.

Les oraisons de la jeune fille étaient un peu longues, car elle ne se pressait point de sortir. Enfin lorsque le son de la clarinette annonça le départ de la bande joyeuse, Marguerite quitta son banc et glissant lestement entre les deux rivaux, les laissa, tout abasourdis, se regarder et rejoignit une des parentes qui riait avec son fiancé de la déconvenue des deux farauds.

Tout en riant et causant, les jeunes gens suivaient François et réglait leur pas sur le sien, non sans l'observer à la dérobée. Son attitude calme les étonnait un peu :

— Il fait peut-être le content, disaient les uns.

— Il l'est peut-être aussi, disaient les autres.

— Il n'y a pas rien que Victoire au monde, pensaient ceux qui ne disaient rien, et Marguerite était peut-être de ce nombre.

Il y avait là, tout près, une petite maison, bien pauvre, sur la porte de laquelle se tenaient un jeune homme et une jeune femme et voilà que, les mains tendues et la figure toute joyeuse, ils faisaient entrer les amis.

C'était leur première station.

Le ménage était pauvre, c'était celui d'un cordonnier, marié peu avant Victoire à la fille du forgeron. La bonne humeur et le courage étaient toute leur fortune ; aussi la collation ne se composait-elle que d'un verre de lait et de quelques biscuits. Mais si la table était modeste, on sentait là un bon accueil qui réconfortait. Tout près, dans

un coin près du poêle, se trouvait un berceau de bois guère plus gros qu'un sabot et qui attendait son petit sabotier.

Le bon Dieu avait béni cette maison.

Après un tour de danse, les visiteurs se remirent en marche ; mais si la clarinette jouait toujours des airs gais, la gaieté factice du musicien s'était évanouie. Malgré lui son pas s'était ralenti et lorsqu'on fut en vue de la maison de Justin, le pauvre garçon était à bout de forces et blanc comme un linge.

Et pourtant, il jouait toujours, toujours. Il ne fallait pas que Victoire pût se douter qu'un pauvre cœur meurtri battait encore pour elle... La porte était au large ouverte et la jeune femme semblait fort effarée autour d'une table abondamment servie.

Le premier regard de Victoire, regard furtif et gêné, il faut le dire, fut pour son ancien fiancé, et François, malgré sa pâleur, le soutint bravement. Mais lorsqu'il essaya de goûter aux friandises qu'on offrait, il lui sembla tout à coup que quelque chose lui étreignait la gorge.

—J'ai trop soufflé dans ma clarinette, dit-il, oui, oui, cela épuise.

Il fallait absolument qu'il sortît.

—Je vais respirer une minute, dit-il, à tout à l'heure.

Puis il traversa la cuisine, mais il y avait devant la porte des parents qui attendaient leurs filles : l'amour-propre le retint.

—Ces gens-là riront de moi, pensa le pauvre garçon.

Tout à coup il avisa une petite porte qui menait à la grange.

—J'attendrai là, se dit-il.

Cette porte céda à la première poussée... Mais non, ce n'était pas la grange. C'était une sorte de chambre longue et étroite comme un corridor et que des planches mal ajustées séparaient de la grange sur laquelle on l'avait

prise. Une femme roulée dans un châle était assise au fond de cette chambre sans feu.

—Qui est là, dit-elle d'une voix faible, mais effrayée.

—C'est moi, François Naulier, pardon, je croyais... Mais est-il bien possible!... Serait-ce vous, Anaïs?...

—Oui, c'est moi, en chair et en os, en os surtout, c'est pourquoi on ne me reconnaît guère. Et c'est bien toi, petit Naulier? D'où viens-tu?... Ah! oui, c'est le carnaval, tu n'es donc pas marié encore?

—Non, Anaïs. Mais vous avez donc quitté la maison... le pensionnat?...

—Allons donc, mon garçon, dis donc l'hospice, puisque c'est l'hospice. Eh bien, je suis ici parce qu'à Sainte-Élisabeth, ça coûte trop cher et qu'ici je ne coûte pas grand'chose.

—Mais depuis quand êtes-vous revenue?

—Depuis quand? depuis quand?... mon Dieu! guère de temps après leur mariage. Ils sont venus me voir un jour et Victoire m'a dit: si vous vouliez revenir avec nous, vous seriez en famille, mieux qu'ici: et j'ai dit oui. Ah! combien de fois j'ai regretté ce oui. C'est là-bas, à la Providence, que j'étais en famille, la famille des aveugles et des vieux, c'est vrai, mais une petite famille tout de même. Tandis qu'ici! Ah, François!...

L'aveugle s'était levée et le jeune homme chercha en vain à retrouver celle qu'il avait connue autrefois, lorsqu'il n'était qu'un enfant. Anaïs était fraîche et forte alors, et la petite vérole qui lui avait enlevé la vue ne la défigurait point. Maintenant elle paraissait très grande, ses traits allongés et les lignes rigides de sa stature ne rappelaient en rien la bonne grosse fille d'autrefois. Son air était dur à présent et l'on sentait que son regard eût été implacable.

Le jeune paysan frissonnait, devinant là un douloureux mystère.

—François, continuait l'aveugle, en baissant la voix, je t'ai connu tout petit enfant, et bien que mes yeux soient fermés depuis vingt ans, je me rappelle que ta mère avait l'air bon et que tu lui ressemblais. Laisse-moi te dire une chose, te donner un conseil. J'en ai le droit, les aveugles doivent être écoutés comme les vieillards. Viens tout près, je veux te parler tout bas. Quand tu voudras te marier, cherche une femme qui ait du cœur, car il y a des femmes qui n'en ont point. Celle-là, et l'aveugle indiquait le côté d'où venait le bruit de la réunion, celle-là n'a pas de cœur ! Elle est venue m'arracher à ma tranquillité parce que je coûtai cent piastres par an. Et me voici dans la maison de mon frère comme un pauvre chien à qui on fait payer bien cher l'os qu'on lui jette.

François, ta mère mourrait si elle était à ma place. Mais les aveugles, sais-tu, ont la vie très dure.

A ce moment, il était presque heureux qu'Anaïs ne pût rien voir : elle eût été effrayée de la figure de François.

—Le cœur, continua l'aveugle, c'est tout, ne cherche ni la fortune, ni même la beauté.

La pauvre fille était retombée sur sa chaise. François, sans dire un mot, lui prit les mains et sans qu'elle s'en doutât peut-être, y appliqua ses lèvres.

—Ma mère pourra-t-elle venir vous voir ? murmura-t-il enfin.

—Non, non, s'écria Anaïs, ils me cachent, personne ne sait que je suis ici. Je voudrais aller quelquefois prier à l'église, mais je suis séquestrée jusqu'à ce que le bon Dieu me prenne en pitié.

Il était temps de quitter l'aveugle ; le jeune homme lui raconta qu'il accompagnait de sa clarinette la visite du carnaval. Alors la pauvre infirme tressaillit : Ah, dit-elle, c'était donc toi qui jouais tout à l'heure, j'étais toute

saisie et heureuse d'entendre un air joyeux pénétrer dans ma prison.

François se pencha vers l'aveugle et, bas, rapidement : J'irai quelquefois jouer là, tout près... Vous entendrez....

L'aveugle joignit les mains : Merci, dit-elle, c'est Dieu qui te récompensera.

Il faisait presque nuit et ce fut en tâtonnant que François retrouva la porte.

Il était dans cette même cuisine qu'il avait traversée tout à l'heure, l'âme angoissée, et voilà qu'il ne ressentait plus rien de la douleur qui l'étreignait alors.

Il lui semblait qu'il était plus léger, et pourtant, il avait rencontré une infortune immense....

Ah ! mais, c'est que son cœur était à jamais guéri. L'auréole était tombée du front de la femme qu'il avait aimée. Elle n'était plus rien pour lui.

Il entra dans la salle où les jeunes gens l'attendaient pour partir. Quelques notes aiguës l'annoncèrent et aussitôt les couples se formèrent. La table chargée des restes de la collation gênait les danseurs et alors, en un galop fou, tous s'élançèrent dans la grande cuisine. François, lui-même, était pris d'un entrain fiévreux, les émotions qui s'étaient succédé dans son âme l'avaient ébranlé.

— Anaïs entend, pensait le joueur de clarinette, c'est tout son carnaval, à elle.

Justin apparut à la porte de la chambre un verre à la main.

— A la santé du musicien, dit-il.

On s'arrêta. Chacun était fatigué. Victoire, toute gênée, présenta un verre à François, afin qu'il fît raison à son mari. Le jeune homme le prit et se tournant vers Justin : — Merci, dit-il, veux-tu me permettre de boire à la santé de ta sœur ?... A la santé d'Anaïs, cria-t-il.

Justin était devenu pâle comme un trépassé et François était déjà presque repentant de son mouvement, lorsqu'il rencontra le regard aigu de Victoire. Non, non, il ne regrettait rien : ces gens-là étaient des misérables. Enfin, on quitta la maison, et devant la porte les jeunes filles trouvèrent leurs parents. Le père Merlin était là, battant la semelle avec impatience.

—En voilà des endiablés, dit-il, on voit bien que la danse réchauffe.

—Allons, ne grondez pas, papa, dit vivement Marguerite, et donnez-moi le bras. Je n'avais pas de cavalier, savez-vous.

—Voilà ce qui ne se serait jamais passé de mon temps, bougonna le père Merlin.

François s'était approché : —Père Merlin, dit-il tout bas, me permettez-vous de venir, le dimanche après vêpres, jouer de la clarinette dans votre hangar ?

—Dans mon hangar ! Eh ! l'ami, si tu avais offert le bras à ma fille, tout à l'heure, tu aurais pu lui demander la permission.

—Père Merlin, jouant de la clarinette, je ne pouvais offrir le bras à personne et je n'aurais pas osé l'offrir à Marguerite, elle a refusé mieux que moi.

—Mieux que toi ! non, non, mon garçon. Quant au hangar, il est à ta disposition, si toutefois tu veux bien me dire pourquoi tu l'as choisi comme salle de concert.

—C'est un secret, monsieur Merlin, mais comme c'est moi qui l'ai découvert, par hasard, il m'appartient. Oui, oui, je vous le dirai malgré tout et vous me donnerez un conseil.

Ils étaient arrivés, et François s'assit. Là, sans fausse honte, il dit sa souffrance en entrant chez Victoire, le malaise réel qui l'avait obligé à sortir et enfin la découverte qu'il venait de faire.

Les yeux de Marguerite s'étaient humectés au com-

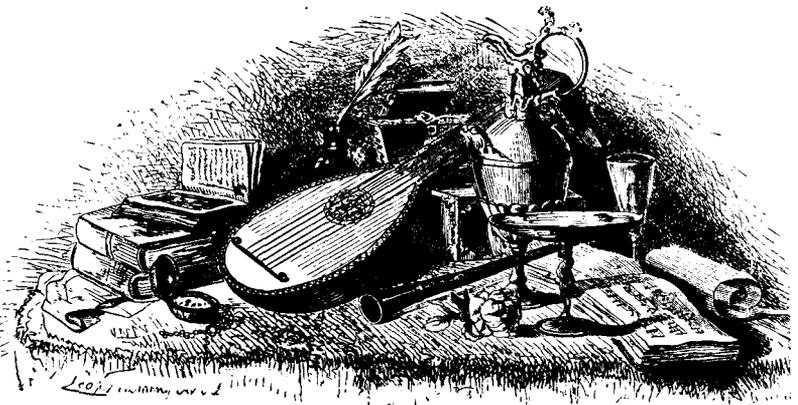
mencement du récit de François. Oui, elle avait bien vu qu'il souffrait... Mais lorsqu'il parla d'Anaïs, de son dénuement, de son abandon, la jeune fille ne put retenir ses larmes.

Elle a du cœur, celle-là, pensait François en retournant chez lui....

Trois mois après ce carnaval, Anaïs rentrait à la Providence de Sainte-Élisabeth qu'elle avait eu le temps de regretter dans sa cellule, et, comme les récits finissent ordinairement par un mariage, il est peut-être inutile de vous dire que le mien finit par celui de François et de Marguerite.

Après cela qu'on n'aille pas médire des musiciens de village: sans son talent, François aurait peut-être continué à regretter Victoire, l'aveugle serait morte de misère et de chagrin dans son réduit, et Marguerite n'aurait jamais rencontré aussi bon mari que François, *c'est moi qui vous le dis.*

P. Martin.



## A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

---

La santé du Pape.—Une audience du cardinal Goossens.—Un mot du Saint-Père.—Encore l'américanisme.—Inconvenance de certains journaux catholiques.—L'attitude de Mgr Ireland.—Le livre de madame Marie du Sacré-Cœur.—Deux courants de principes.—Une condamnation.—La position de l'*Univers*.—M. Dupuy et les associations.—Les immunités de la Franc-Maçonnerie.—Un article de M. Jules Lemaitre.

Durant le mois qui s'achève, la santé du Saint-Père a continué de s'améliorer. L'énergie vitale de l'illustre malade est vraiment étonnante. Il a recommencé à donner des audiences et il présidait récemment, sans fléchir, à la cérémonie d'action de grâces qui devait avoir lieu pour l'anniversaire de son couronnement, et qui avait été remise à cause de sa maladie.

Je lisais, l'autre jour, dans le compte rendu d'une audience accordée par le Pape au cardinal Goossens, archevêque de Malines et primat de Belgique, des détails bien intéressants. Le Saint-Père a parlé de l'opération qu'il a subie.

“ J'ai bien cru, a-t-il dit, en avoir fini avec la vie. Ma longévité est vraiment exceptionnelle, et j'attribue la guérison d'un pauvre vieillard comme moi à l'intervention toute spéciale de la divine Providence.

“ A certain moment, au cours de l'opération, je me sentais défaillir, mais j'ai invoqué le secours de la Mère de Dieu et j'ai repris ma pleine connaissance.

“ Depuis longtemps je portais cette tumeur. Il y a quelques années, Mgr de Croij me conseilla de recourir à un professeur de Louvain, M. de Baisieux, et comme je sais que les professeurs de Louvain sont habiles, j'étais enclin à suivre le conseil et à me faire opérer. Mais mes médecins romains furent d'un autre avis. “ Peut-être étaient-ils un peu jaloux,” ajouta le Pape, avec un peu de malice.

Mgr T'Serclaes, prélat belge, auteur d'une *Vie de Léon XIII* en deux volumes, accompagnait le cardinal Goossens. Lorsqu'il vint à

son tour baiser l'anneau du pêcheur, il dit au Saint-Père : " J'espère bien avoir encore quatre volumes à ajouter à la vie de Léon XIII ! " Le Pape sourit avec bonté, et leva les yeux au ciel en disant : " Qu'il en soit comme le bon Dieu voudra ! " Il se couvrit ensuite le visage des deux mains, comme absorbé dans la réflexion et la prière.

Dans une entrevue plus récente avec Mgr Turinaz, évêque de Nancy, le Souverain Pontife a parlé de sa lettre sur l'Américanisme. Le Père Leclerc, supérieur général des prêtres de Saint-Vincent de Paul, présenté par Mgr Turinaz, dit au Pape : " Très Saint Père, je suis le supérieur de l'abbé Maignen.—Ah ! " répondit Léon XIII, il doit être bien content de ma lettre sur " l'Américanisme !—Oh, oui, Très Saint Père et nous en sommes tous " profondément reconnaissants." Alors relevant la tête, le Pape ajouta avec beaucoup d'énergie : " Mais il faut être vigilant."

\*  
\*  
\*

Cette lettre mémorable continue à faire beaucoup de bruit. S'il fallait une preuve de son opportunité et de sa nécessité, on la trouverait dans le ton déplorable avec lequel une certaine presse catholique des États-Unis a accueilli ce document pontifical. Quelques citations peuvent en donner une idée. Le *Colorado Catholic* a publié les lignes suivantes : " Naturellement, la lettre du pape sera reçue avec une attention respectueuse par les catholiques américains, mais elle va les prendre par surprise, pour la plupart, et ils vont se demander, comme nous le faisons nous-mêmes : Où est cet américanisme contre lequel s'élève le Saint-Père ? . . . Ce que Léon XIII a attaqué dans sa lettre, ce n'est pas l'esprit et l'enseignement de la vie du Père Hecker, du vrai Père Hecker, mais l'homme de paille, le Père Hecker imaginaire qui a été fabriqué par les ennemis de la véritable catholicité, dans l'espoir de faire humilier des hommes vraiment apostoliques par la main du Pape." C'est très joli, n'est-ce pas ? Le Pape a écrit sa lettre pour combattre un homme de paille, il s'est battu contre une chimère !

Un autre journal, le *Catholic Citizen*, de Milwaukee, s'est permis, à l'occasion de la lettre papale, des impertinences de ce genre : " La lettre s'ouvre avec la déclaration que ce document doit être

considéré comme une nouvelle preuve de l'amour du Pape pour l'Amérique. Il paraît que le cardinal Gibbons, à qui la *prétendue lettre* était adressée, a retardé la communication au public américain de cette preuve de l'affection du Pape, et que l'archevêque Ireland traversa les mers pour obtenir que l'amour du Pape se manifestât d'une autre façon. Les dépêches font voir que juste au moment où l'archevêque Ireland plaidait auprès de Sa Sainteté, quelque intrigant eut une copie de la lettre et la fit publier. Il y a dans ce procédé, soit un grand manque de respect à l'égard du cardinal Gibbons, pour lequel *le Vatican lui doit des excuses*, ou bien la publication, si elle est autorisée et officielle, blâme virtuellement le cardinal américain d'avoir retardé la communication aux fidèles d'une lettre du Pape."

Un grand nombre de journaux catholiques américains ont écrit dans la même note scandaleuse. Cette coupable attitude montre bien quelle était la profondeur du mal.

J'ai dit un mot, dans ma dernière causerie, de la lettre de Mgr Ireland au Pape après la condamnation de l'américanisme. J'ai relu cette pièce et je dois avouer qu'elle me fait une impression singulière. Le passage suivant m'a surtout paru digne de remarque :

" Certes, avec toute l'énergie de mon âme, je répudie et je condamne toutes les opinions que la Lettre Apostolique répudie et condamne—toutes ces opinions fausses et dangereuses auxquelles, comme la lettre le dit, "certaines personnes attribuent le nom d'américanisme." "Je répudie et je condamne ces opinions sans aucune exception, telles littéralement que Votre Sainteté les répudie et les condamne, et je les répudie et les condamne avec d'autant plus d'empressement et de joie de cœur que jamais, pour un instant, ma foi catholique et mon entendement des enseignements et des pratiques de la sainte Église ne m'ont permis d'ouvrir mon âme à de pareilles extravagances."

Le distingué prélat proteste qu'il n'a jamais ouvert son âme à aucune des étrangetés signalées par le Pape. En lisant ces lignes je me suis demandé si leur vénérable auteur ne se faisait pas jusqu'à un certain point, illusion, et ne s'abusait pas lui-même sur la portée de quelques-uns de ses écrits. Par exemple, dans son introduction au livre *le Père Hecker*, on trouve cette page :

" Il y a eu, dans l'histoire, des époques où l'Église, sacrifiant ses

avant-postes et ses tirailleurs pour conserver son centre et ses forteresses,—c'était une conséquence essentielle du genre de guerre qu'elle subissait,—a comprimé fortement l'activité individuelle et a fait mouvoir ses soldats en masse compacte. Alors c'était le rôle et la gloire de chacun de marcher en colonne. Aujourd'hui plus n'est besoin de cette compression. L'autorité de l'Église et de son chef suprême ne court plus le moindre risque d'être méconnue ou obscurcie ; chaque soldat chrétien peut s'élançer à la bataille suivant l'impulsion de cet Esprit de vérité et de piété qui souffle en lui, et sentant ce qu'il peut, il est tenu de le faire. Il y a de l'ouvrage pour tout prêtre, pour tout laïque individuellement, et, dès que la tâche est aperçue, elle doit être accomplie. La responsabilité pèse entière sur chacun ; l'indifférence du voisin ne sert d'excuse à personne. Le P. Hecker disait un jour à un ami : " On compte trop sur l'action des autres ; le laïque attend le prêtre, le prêtre attend l'évêque, et l'évêque attend le Pape, tandis que l'Esprit-Saint adresse à chacun ce reproche qu'il nous appelle tous et que " personne ne bouge." Idée originale, comme l'étaient toutes les siennes, comme l'étaient ses méthodes ; il n'y avait chez lui rien de routinier, pas plus en théorie que dans la pratique." Inutile de signaler l'inconvenance de la boutade heckérienne, qui nous représente le Pape comme sourd à l'appel du Saint-Esprit !

Maintenant, en regard de cette page de Mgr Ireland, lisons ce passage de la lettre du Saint-Père sur l'américanisme :

" Dans la question dont Nous parlons, cher Fils, une chose plus périlleuse, plus nuisible à la doctrine et à la discipline catholique, est l'opinion, professée par les partisans de ces nouveautés, qu'il faut introduire une certaine liberté dans l'Église, de sorte que, la force et la vigilance du pouvoir se trouvant restreintes d'une certaine manière, il soit permis aux fidèles de s'abandonner dans une large mesure à leur propre inspiration et à leur vertu active. Ils affirment que cette liberté est devenue nécessaire, à l'exemple de cette autre liberté qui, récemment introduite, constitue communément, à l'heure actuelle, le droit et le fondement de la société civile. Nous avons traité assez longuement de cette dernière dans la lettre que Nous avons adressée à tous les évêques au sujet de la constitution des États. Nous y avons même montré la différence qui existe entre l'Église, qui est de droit divin, et toutes les autres associations, qui doivent leur développement à la libre volonté des hommes.

“ Il importe donc davantage de signaler une certaine opinion qui est alléguée comme argument par ceux qui voudraient voir cette liberté chez les catholiques. Ils disent en effet qu’il n’y a plus lieu maintenant d’être inquiet pour l’infaillible magistère du Pontife romain, après la solennelle proclamation qui en a été faite par le Concile du Vatican et que, pour cette raison, ce dogme étant mis en sûreté, un champ plus vaste peut être ouvert à la pensée et à l’action de chaque homme. On peut très bien renverser l’argument. S’il y a en effet quelque chose à conclure du magistère infaillible de l’Église, c’est cette vérité, que nul ne doit chercher à s’écarter de son enseignement et que tous doivent s’en remettre absolument à lui pour s’imprégner de vérités et puiser des principes d’action de manière à se conserver plus facilement indemnes de toute erreur privée. Ajoutons que ceux qui raisonnent ainsi s’écarterent tout à fait du sage plan de la Providence, qui, par cela même qu’elle a voulu faire affirmer par une sentence des plus solennelles l’autorité et le magistère du Siège apostolique, a voulu précisément procurer, dans les périls du temps présent, une garantie plus efficace aux intelligences catholiques. La licence, confondue un peu partout avec la liberté, la passion de tout dire et de tout contredire, enfin la permission de tout penser et de traduire toute pensée par des écrits, ont répandu sur les esprits des ténèbres si profondes, que l’utilité et la nécessité du magistère en vue de retenir les fidèles dans les limites du devoir et de la conscience, sont devenues plus grandes qu’auparavant.”

Il me semble évident que cette partie de la lettre du Saint-Père est une réfutation de l’opinion émise par Mgr Ireland dans la page de son introduction plus haut citée. Il n’avait donc pas cette page présente à la mémoire lorsqu’il a repoussé toute solidarité avec les “extravagances” réprouvées par le Saint-Père.

\* \* \*

Une autre décision romaine qui a produit une vive sensation dans le monde catholique, mais plus spécialement en France, c’est la condamnation du livre de la mère Marie du Sacré-Cœur, intitulé *les Religieuses enseignantes*. Ce livre, publié l’année dernière, avait provoqué de vives controverses. L’auteur, membre de l’institut des Sœurs de Notre-Dame, après avoir beaucoup insisté sur l’infériorité prétendue des couvents catholiques comparés aux

lycées de filles, proposait de créer une grande école normale où les religieuses des différents ordres seraient allées pêle-mêle suivre des cours pédagogiques. Plusieurs évêques, entre autres Mgr de Nancy, attaquèrent vivement ce projet. Ils en firent ressortir les graves inconvénients au point de vue de la formation et des vocations religieuses. Ils contestèrent avec succès les données sur lesquelles la mère du Sacré-Cœur s'était appuyée pour arriver à sa conclusion. Ils établirent que les études dirigées par les congrégations enseignantes formaient des chrétiennes, des épouses et des mères pas du tout inférieures aux diplômées des lycées féminins. La presse catholique prit part au débat. Symptôme significatif, on vit se produire à peu près la même division que sur la question de l'américanisme. Ainsi l'*Univers*, qui avait semblé défendre la *Vie du Père Hecker*, défendit également le livre de la mère du Sacré-Cœur, tandis que la *Vérité*, qui avait fait campagne contre le premier de ces ouvrages, dénonça aussi énergiquement le second. Parmi les périodiques, la *Quinzaine*, dirigée par M. Fonssegrive, après avoir embouché la trompette en l'honneur du *Père Hecker*, prit fait et cause pour les *Religieuses enseignantes*, que les *Études* des révérends Pères Jésuites critiquèrent assez vivement, peu de temps après avoir signalé les périls de l'américanisme. Il y avait donc là deux courants bien dessinés.

J'emprunte à l'article du Père Burnichon, dans les *Études religieuses* du 5 août dernier, ce résumé de l'ouvrage: "Les maisons d'éducation dirigées par des religieuses se dépeuplent. Pourquoi? Parce que l'instruction que l'on y donne est trop faible, inférieure à celle des écoles de l'État, enfin point en rapport avec le progrès des lumières et des exigences du temps. La faute en est aux religieuses elles-mêmes, qui n'ont pas voulu sortir de leur routine et de leur quiétude. Conclusion: Fonder une école normale à Paris, au foyer des lumières, où nous les élèverons à la hauteur voulue." Le père Burnichon prouve ensuite que les écoles congréganistes sont plus peuplées que jamais, et que l'instruction y est au moins égale à celle des écoles de l'État.

Le livre de Mme Marie du Sacré-Cœur était orné de deux préfaces, écrites par deux abbés très modernistes, l'abbé Frémont et l'abbé Naudet. Cela n'a pas suffi à le préserver du naufrage. La Congrégation des Evêques et Réguliers, saisie de la question, a rendu sa décision dans les termes suivants :

“ Dans la réunion plénière des Éminentissimes Pères de cette Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, tenue au Vatican le 17 mars 1899, fut proposée la cause avignonnaise d'une école normale, sous la forme de doutes proposés en ces termes :

“ 1<sup>o</sup> Convient-il d'approuver le projet de créer une grande école normale pour les religieuses enseignantes, tel qu'il a été proposé dans le livre de sœur Marie du Sacré-Cœur ?

“ Et en cas de réponse négative,

“ 2<sup>o</sup> Convient-il d'adopter quelque mesure pour améliorer l'enseignement des femmes dans les instituts religieux ?

“ Tous les éléments de la cause ayant été mûrement examinés, les Éminentissimes Pères ont décidé de répondre.

“ Au premier doute ” : négativement, et le livre est digne de blâme.

“ Au second doute ” : Il n'y a pas lieu de prendre une mesure générale. Il sera pourvu, autant que besoin sera, aux cas particuliers : qu'il soit cependant notifié par les évêques de France, aux congrégations religieuses de femmes, auxquelles a été confiée par approbation apostolique la charge d'instruire les jeunes filles dans la piété et dans la science, qu'elles ont excellemment mérité de l'instruction et éducation chrétienne et civile des jeunes filles.

“ C'est pour cela que cette Sacrée Congrégation en leur adressant des louanges qu'elles méritent justement, nourrit la ferme espérance qu'elles ne manqueront pas dans l'avenir à leur charge ; et que, dirigées et aidées, comme cela doit être, par les évêques, elles prendront les moyens propres à leur permettre de répondre amplement aux désirs des familles chrétiennes, et d'élever les jeunes filles qui leur sont confiées à la culture qui convient à une femme chrétienne.

“ Rapport sur ce qui précède ayant été fait à notre Saint-Père le Pape Léon XIII en audience accordée au soussigné cardinal préfet, le 24 mars, Sa Sainteté a daigné ratifier et confirmer en tous les points la décision des Éminentissimes cardinaux.”

En présence d'une condamnation aussi catégorique de son idée, la Mère Marie du Sacré-Cœur a fait acte de soumission immédiate. Elle a transmis à Son Éminence le cardinal Vannutelli, préfet de la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, une lettre dont voici le texte :

Éminentissime Seigneur,

“ Après avoir lu le texte de la décision de la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, je crois de mon devoir d'exprimer respec-

tuusement à Votre Éminence ma complète et entière soumission, sans restriction ni réserve, heureuse de pouvoir, en fille docile de l'Église romaine, donner à notre Mère cette marque de profond et inébranlable attachement.

“ Daigne Votre Éminence agréer le religieux hommage du très profond respect et de la totale obéissance de celle qui a l'honneur d'être

“ De Votre Éminence,

“ L'humble servante,

“ MÈRE MARIE DU SACRÉ-CŒUR,

“ Fille de Notre-Dame.”

*L'Univers*, qui avait eu le malheur de donner son adhésion formelle au projet, a rectifié sa position en ces termes :

“ Notre article du 17 août dernier se terminait ainsi :

“ Nous nous rangeons parmi ceux qui pensent, fermement, qu'une institution est à créer dans le sens indiqué par Mme Marie du Sacré-Cœur.

“ C'était aller trop loin. Rome nous le déclare : la cause est entendue ; nous nous inclinons.”

Voilà donc encore un péril d'écarté, grâce à la sagesse de Rome.

\* \* \*

Pendant que se produisent ces incidents dans le monde des idées et des doctrines, en France M. Dupuy fait la guerre aux associations, comme épilogue à l'échauffourée Déroulède. Le premier ministre à poigne a poursuivi la Ligue des droits de l'homme, la Ligue de la Patrie française, dont il a mis en cause le président M. Jules Lemaître, et d'autres associations encore. Mais on a remarqué qu'il s'est soigneusement abstenu de poursuivre une société bien autrement dangereuse que celles-là, le Grand-Orient de France, la Franc-Maçonnerie. Cette différence de traitement a frappé les esprits les moins prévenus. On s'est demandé pour quelle raison l'association maçonnique jouissait de cette immunité. M. Jules Lemaître a publié à ce sujet, dans *l'Écho de Paris*, un remarquable article, dans lequel il prouve que la franc-maçonnerie est une association de haine, de fanatisme et de tyrannie. Voici comment le célèbre académicien termine sa vigoureuse et brillante démonstration :

“ Où je veux en venir ? A ceci.

“ En haïssant, en outrageant, en proscrivant autant qu'il est en elle, la religion reconnue par l'État, de la majorité des Français, la maçonnerie, je le veux bien, exerce un “ droit ” naturel.

“ Mais la ligue de la Patrie française exerce peut-être un droit du même genre (est-ce que je m'abuse ?) en recommandant aux citoyens l'amour de la patrie et le respect de l'armée nationale...

“ La maçonnerie est une association secrète (je reviendrai sur ce point). La ligue de la Patrie française est une association à ciel ouvert.

“ La ligue de la Patrie française n'est pas autorisée par l'État. La franc-maçonnerie non plus, quoi qu'en ait dit “ le membre influent ” du conseil du G. O. dans sa lettre au journal *le Temps*.

“ Tolérer la maçonnerie et dissoudre la ligue de la Patrie française (je n'ai pas charge des autres ligues) serait un acte d'arbitraire monstrueux, abominable.

“ Nous demandons, ou qu'on nous tolère, ou qu'on dissolve, en même temps que nous, la franc-maçonnerie.

“ Et finalement, et pour tout trancher, nous demandons une loi sur les associations.

“ C'est un refrain que je reprendrai.”

Le gouvernement ne saurait répondre d'une manière satisfaisante à cette mise en demeure, autrement qu'en poursuivant messieurs les franc-maçons tout comme le commun des ligueurs.

Mais M. Dupuy n'est-il pas lui-même un frère. ?

\*  
\*  
\*

En Angleterre, la crise du ritualisme devient de plus en plus aiguë. J'essaierai de résumer cette intéressante question pour les lecteurs de la REVUE dans ma prochaine causerie.

En Espagne, les élections ont été marquées par une violence et un acharnement extraordinaires. Le cabinet conservateur de Silvela l'a emporté par une faible majorité.

Ths Chapais.

Québec, 25 avril 1899.

## A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

---

**Les Religieuses enseignantes** et l'éducation des jeunes filles, conseils de direction pour la vie religieuse et l'éducation. Joli vol. in-24 allongé. Chez P. Téqui, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix franco : 25 cts.

Cet ouvrage n'est pas, comme son titre semble l'indiquer, une œuvre de polémique. L'auteur, le R. P. LIBERCIER, s'est simplement proposé, comme il dit, de venir en aide aux nombreuses et méritantes congrégations de femmes, aux institutrices et aux maîtresses chrétiennes de tout ordre et de tout rang, qui, ayant consacré leur vie à l'enseignement et à l'éducation de la jeunesse, accomplissent une œuvre digne d'attirer les regards de Dieu et des hommes.

À ces éducatrices incomparables, dont la vie se dépense, sans compter, au profit de l'enfance et de la jeunesse, à toutes celles qui, isolément ou dans les pensionnats laïques, animées de la même foi et de la même charité chrétienne, poursuivent une œuvre également digne d'éloge et d'admiration, ces pages sont offertes.

Elles sont extraites des œuvres et des divers écrits de M<sup>me</sup> de Maintenon, pieusement conservés par les religieuses de Saint-Louis, que cette femme illustre et d'un rare génie formait elle-même à la vie religieuse et à l'éducation de la jeunesse.

\*  
\* \*  
\*

**En entrant dans le monde**, conseils de la vie chrétienne, avec une préface du R. P. Libercier, des Dominicains Enseignants. Joli volume in-24 allongé, imprimé avec luxe, nombreuses vignettes, approuvé par S. G. Mgr de Versailles, honoré d'une intéressante lettre de S. G. Mgr Jourdan de la Passadière, évêque de Roséa. Chez Téqui, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix, broché : 25 cts.

Ces *conseils* de vie chrétienne conviennent à tous, mais surtout aux jeunes filles qui achèvent leur éducation ou font leur entrée dans le monde, et aux jeunes femmes chrétiennes qui veulent, au milieu des exigences de la vie contemporaine, conserver, irréductibles, leur foi et leurs pratiques religieuses.

Si quelqu'un a qualité pour parler à ce public d'élite et mérite sa confiance, c'est assurément la femme éminente qui joua vers la fin du dix-septième siècle un rôle des plus importants.

Les écrits de M<sup>me</sup> de Maintenon, pieusement conservés par les religieuses de Saint-Cyr, témoignent de l'élévation de ses sentiments, de son génie, de sa sagesse, d'un bon sens et d'une perfection de parole qui la placent à côté des écrivains et des moralistes les plus estimés.

Il y avait là une mine abondante, un gisement d'or et d'argent très riche, dont le R. P. Libercier, familiarisé avec toutes les questions d'éducation et d'enseignement, soit théoriques, soit pratiques, a su tirer un excellent parti.

\*  
\* \*  
\*

**Suite des Entretiens spirituels du R. P. de Ravignan**, recueillis par les Enfants de Marie, etc. (Couvent du Sacré-Cœur, 1856 et 1857), suivis de quelques passages de sa correspondance. 1 volume in-12 de 271 pages. Ancienne maison Ch. Douniol, P. Téqui, successeur, 29, rue de Tournon, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 75 cts.

Les *Enfants de Marie* ont cédé enfin aux instances réitérées qui leur ont été faites. Les entretiens spirituels du P. de Ravignan, dont elles ont eu les pré-

mices et qu'elles ont pris soin de recueillir avec une piété toute filiale, sont mis désormais à la portée de tous. Entretiens charmants, imprégnés de la foi la plus vive, de la piété la plus tendre, où il semble que le grand et pieux orateur de Notre-Dame se livre avec abandon et laisse voir toutes les richesses de grâce cachées dans son cœur d'apôtre et de père. Comme il aime ses *enfants de Marie* ! Que de conseils sages, que d'exhortations simples, que d'onction pénétrante dans ces instructions et ces lettres dont ce volume contient quelques extraits ! Ce volume, comme son aîné, s'adresse bien aux enfants de Marie. Elles y trouveront matière ou à de pieuses lectures ou à de ferventes méditations, assurées qu'elles suivent la plus autorisée des directions, puisque ces pages ont été exclusivement écrites, pensées et dites pour elles, et cela par l'un des plus saints religieux de ce siècle, par l'un de ces hommes de Dieu dont la présence seule et le signe de croix dans la chaire de Notre-Dame ont gagné plus d'une âme à Notre-Seigneur.

\* \* \*

**De saint Paul à Jésus-Christ**, par le P. Clérisac. Un volume in-18, E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 8 et 10, rue Garancière, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 75 cts.

On commence à reconnaître les symptômes d'une véritable renaissance des études sur les saintes Écritures et les origines de l'Église. La curiosité des incrédules eux-mêmes est sollicitée par les œuvres et les hommes des débuts du christianisme. Une des figures les plus étonnantes est ici celle de saint Paul. L'homme, le philosophe, l'orateur, l'écrivain, le disciple du Christ présentent en lui un caractère extrêmement original. Il a personnifié le génie religieux d'Israël autant que le génie de l'apostolat chrétien. Aussi le public fera-t-il un chaleureux accueil au beau livre que le P. Clérisac, des FF. Prêcheurs, vient de publier à la librairie Plon sous le titre : *De saint Paul à Jésus-Christ*. Ecrivain profond, délicat, très artiste, unissant l'érudition à la poésie, l'auteur a restitué avec un talent remarquable l'admirable figure du docteur de la gentilité. Apologiste autant qu'historien, il riposte en passant, à toute occasion, aux attaques des rationalistes, et réfute les objections contre la divinité du Maître de saint Paul.

\* \* \*

**Pages d'histoire**, par M. Georges Firmin-Didot. 1 vol. in-12. Chez Firmin-Didot et Cie, 56, rue Jacob, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 85 cts.

Sous ce modeste titre, M. G. Firmin-Didot retrace avec un esprit intuitif, ordonné et rigoureusement exempt de parti pris, certains événements de notre histoire contemporaine qui paraissaient jusqu'alors comme enveloppés de mystère.

C'est la comédie pompeuse qui se joua autour de la naissance du roi de Rome ; c'est l'étrange affaire Maubreuil, dont l'action se passa sur les grands chemins, mais dont les causes demeurèrent ténébreuses ; c'est la vie inquiète de Napoléon à l'île d'Elbe ; ce sont de piquants détails sur le séjour de M. de Vibraye, ministre de Louis XVI à Copenhague, et sur celui, encore plus orageux, de Macdonald dans la même cité danoise.

Une documentation forte et choisie, inédite la plupart du temps et puisée à bonne source, confère à ces *Pages d'histoire* une autorité dont l'auteur avait déjà fait preuve dans son intéressant travail sur la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène.

\* \* \*

**Opinions du jour sur la nature des châtements d'outre-tombe. — Feu métaphorique. — Universalisme. — Conditionnalisme. — Mitigations**, par François Tournebise, S. J. 1 volume in-12. Librairie Bloud et Barral, 4, rue Madame, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 15 cts.

C'est d'un point de vue très actuel que l'auteur traite ces graves questions. Quiconque a besoin de les connaître pour lui-même ; quiconque doit les

enseigner ou les prêcher aura ici un guide aussi sûr qu'intéressant. A sa suite, il jugera aisément de la valeur des hypothèses imaginées de nos jours par des rationalistes, des protestants et un certain nombre de catholiques. Mis en garde contre une sévérité toujours odieuse et contre un laxisme toujours funeste, il verra comment la justice de Dieu se concilie avec son infinie bonté.

\* \* \*

**Œuvres mystiques du bienheureux Henri Suso**, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, traduction nouvelle par le P. G. Thiriot, des Frères Prêcheurs. 2 vol. in-12. Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : \$1.50.

Malgré la haute valeur de ses écrits, le bienheureux Suso est peu connu. Jusqu'ici en effet, il n'existait aucune traduction exacte et correcte de ses œuvres. La plus récente remonte à 1856 ; mais elle a tant de lacunes qu'on a bien de la peine à y reconnaître notre auteur. Le P. Thiriot, au contraire, non content de prendre pour base de son travail l'excellente édition allemande donnée par le R. P. Denifle, le savant bibliothécaire du Vatican, a compulsé quantité de manuscrits et d'éditions d'œuvres de Suso. Son édition est donc sans contredit la meilleure qu'on ait eue jusqu'ici sous le rapport de l'intégrité et de l'exactitude du texte. Malgré la difficulté qu'il y a à traduire d'une façon claire et élégante une langue aussi différente du français que l'allemand, le P. Thiriot a su donner à sa traduction une allure toute française.

\* \* \*

**Pour entrer dans la vie**, par Henri Joly. 1 vol. in-18. Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 20 cts.

En publiant ce petit ouvrage, M. Henri Joly vient de rendre un vrai service à la jeunesse. Ces pages, dédiées aux jeunes gens des sociétés de patronage, sont destinées à servir de guide aux nombreux adolescents quittant l'école primaire avec une instruction trop sommaire pour s'intéresser à la lecture d'ouvrages sérieux susceptibles de compléter leur éducation. On pourra mettre en leurs mains, à leur sortie de classe, ce petit volume d'une grande valeur morale et littéraire, qui, tout en les intéressant, leur donnera les avis et consolations dont ils ont besoin. *Pour entrer dans la vie* leur fera aimer la famille, leur expliquera la grande et féconde loi du travail, leur indiquera quels sont leurs amis et leurs ennemis, les bonnes habitudes qu'ils doivent contracter et les mauvaises qu'ils doivent éviter, leur dira quel amour ils doivent avoir pour la patrie, enfin, leur parlera des espérances du chrétien.

\* \* \*

**Saint Basile**, par M. Paul Allard. 1 vol. in-12 de la collection "les Saints", librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 50 cts.

Il est inutile de rappeler tous les titres de M. Paul Allard à la profonde estime et à la sympathie fidèle de tous les amis de l'histoire religieuse. L'auteur de la belle *Histoire des persécutions* a voulu contribuer à son tour au succès grandissant de la collection des "Saints." Il vient de l'enrichir d'une vie de saint Basile, le grand évêque, le grand orateur, le grand écrivain du IV<sup>e</sup> siècle.—Le livre est divisé en trois parties. La première fait connaître les origines et la première jeunesse de Basile, son passage des études grecques à la retraite et à la vie monastique. La seconde retrace les phases si dramatiques de son épiscopat, ses luttes intrépides contre la persécution arienne, ses longues épreuves et ses illustres amitiés. La troisième étudie l'orateur et l'écrivain, ses homélies, sa correspondance. On trouvera d'un bout à l'autre de ce volume, court, mais complet, une science consommée et un art plein d'agrément.

\*  
\* \*

**Le Catholicisme et la vie de l'esprit**, par George Fonsegrive, directeur de la "Quinzaine". 1 vol. in-12, viii-460 pages, chez Lecoffre, 90, rue Bonaparte, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 85 cts.

Dans ce volume l'auteur a indiqué d'abord quelles sont d'après lui les conditions nouvelles de l'apologétique et il s'est efforcé pour sa part d'y satisfaire. Il pense en effet qu'une doctrine est d'autant meilleure qu'elle fournit plus d'aliments à la vie de l'âme. Le Catholicisme est la doctrine intégrale de la vie, c'est pourquoi il est vrai. Par conséquent, faire voir que le Catholicisme non seulement n'entrave pas, mais favorise le développement de la vie spirituelle dans tout l'ordre scientifique, moral et religieux, c'est défendre le Catholicisme et établir son excellence de la façon la plus propre à frapper nos contemporains. C'est aussi la tâche que s'est imposée l'auteur et qu'il a pu remplir grâce à sa double formation de philosophe éminent et de publiciste hors de pair.

\*  
\* \*

**Saint Ambroise**, par le duc de Broglie. 1 vol. in-12 de la collection "les Saints", librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 50 cts.

La collection "les Saints" obtient avec ce volume la plus flatteuse des consécérations. M. le duc de Broglie est le premier des membres—assez nombreux déjà—de l'Académie française, qui ont bien voulu assurer leur concours à cette entreprise si remarquable. Personne n'a oublié l'œuvre par laquelle s'était signalée sa jeunesse : *l'Eglise et l'Empire romain au IV<sup>e</sup> siècle*. La figure de Saint Ambroise y était esquissée, elle n'y était pas achevée : le cadre ne s'y était pas prêté complètement. C'est la nouvelle collection qui reçoit et qui enchâsse ce précieux portrait. Saint Ambroise a été un grand évêque, un grand politique, un grand moraliste. Bien que nul aspect de cette belle figure n'ait été négligé, c'est surtout l'évêque politique qui tient ici la première place. Saint Ambroise a essayé de conserver et de consolider par la religion cette patrie romaine et cet empire auquel il fut sincèrement attaché. Il ne réussit pas à sauver cette forme humaine de gouvernement, mais il contribua plus que personne à sauver la société en affermissant pour elle une foi et des institutions bien supérieures à celles qu'il avait eu l'illusion de pouvoir préserver de la ruine. Telle est la thèse que développe et que prouve M. le duc de Broglie en ce morceau de grande histoire, que le public ne peut manquer d'accueillir avec admiration et reconnaissance.

\*  
\* \*

**Sainte Mathilde**, par Eugène Hallberg. 1 vol. in-12, de la collection "les Saints", librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 50 cts.

M. Eugène Hallberg, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de l'Université de Toulouse, et l'un des meilleurs humanistes de notre enseignement public, vient de donner à la collection des "Saints" une vie de sainte Mathilde. Il y était admirablement préparé par sa profonde connaissance des documents allemands. Il a su recueillir de la science germanique tout ce qu'elle contient de données scientifiques et suggère de positif : il en a éliminé avec critique, avec sûreté, avec esprit, avec une foi vraiment éclairée, tout ce qu'elle contient de sophismes pédantesques. Il a ainsi dissipé plus d'une erreur et complété fort heureusement les travaux des Bollandistes. Sainte Mathilde restera un exemple bien attachant de ce que la piété catholique faisait des reines du moyen âge, leur donnant sur leurs époux et sur leurs fils—souvent rebelles—un ascendant sans lequel non seulement la religion, mais la civilisation eussent été à chaque instant compromises.

\*  
\*  
\*

**Terre d'asile**, saint Thomas Becket en France, tragédie en cinq actes précédés d'un prologue, et en vers, par le R. P. G. Longhaye, S. J.

**Le Fils du Contremaître**, comédie en trois actes, en prose, par Armand Gauley.

**La Maison qui voyage**, comédie en un acte, en prose, par Armand Gauley et Louis Dubois.

C'est une véritable bonne fortune que de pouvoir présenter à nos lecteurs trois nouvelles pièces, en ce moment où dans toutes les maisons d'éducation on cherche des sujets pour séances de fin d'année.

Commençons par le grand drame écrit spécialement pour les colléges, où la scène doit être une classe, où l'on va entendre avec plaisir de nobles et généreuses leçons données en bon style. *Terre d'asile* répond au programme: on y trouve la même élévation de sentiment, la même beauté de style que dans les précédentes productions du P. George Longhaye. L'idéal, quand il s'agit du martyr, c'est la réalité de l'histoire. Thomas Becket est l'idéal des soldats de Dieu et de l'Église; il s'est fait égorger, mais après avoir combattu des années, et presque seul, contre un pouvoir usurpateur devant lequel les autres évêques courbaient la tête, par intérêt ou par lâcheté, comme des chiens muets:

... Mais quoi! Jetez les yeux sur la triste Angleterre:  
 Cherchez un dévouement, cherchez un caractère.  
 Du sacre épiscopal qui garde le serment?  
 Moi seul, pécheur indigne, inutile instrument,  
 Moi seul, faible roseau, je tiens bon quand tout plie.

(Acte IV, sc. VI.)

Comment cet évêque tient bon, appuyé sur la croix et sur l'espérance de l'au-delà, c'est ce que l'auteur met en pleine lumière dans ce drame dont nous ne pouvons faire ressortir toutes les beautés, faute d'espace. Nous renvoyons nos lecteurs à l'article que lui a consacré le P. V. Delaporte, dans les *Études* du 20 août dernier, ou encore mieux au petit volume publié par la maison *Victor Retaux*, de Paris, et en vente à la librairie *Cadieux et Derome*, à Montréal.

*Le Fils du contremaître* est une petite comédie qui contient aussi une utile leçon. L'auteur a placé la scène au Canada, mais la pièce n'a de canadien que le désir de l'auteur de faire agir ses personnages sur le sol de notre patrie. Un jeune ouvrier, par son travail et son intelligence, s'est rendu indispensable à un riche industriel, dont le fils, comme il arrive souvent, aurait cru s'abaisser en se rendant capable de succéder à son père. Jaloux de la considération dont jouit le jeune ouvrier, il cherche à l'éloigner de la maison paternelle, où orphelin il avait été recueilli. Mais vaincu par la générosité et le dévouement de celui qu'il considérait comme un rival ambitieux, il revient à de meilleurs sentiments et se met en état de devenir son associé à la tête de l'usine de son père.

Plus légère encore est *la Maison qui voyage*. L'intrigue roule sur le quiproquo créé par l'expropriation d'une maison qu'on a transportée sur les fondations d'une vieille construction démolie pour lui faire place. Un artiste distrait et peu endurant s'installe dans l'appartement qu'il croit le sien et ne le cède au véritable propriétaire qu'après beaucoup de difficultés et de pourparlers. Le thème n'est pas nouveau, mais il est assez bien renouvelé.

La même librairie, *Victor Retaux*, nous donne une nouvelle édition de *Corbin et d'Aubecourt*, ce délicieux roman de Louis Veuillot. Nous sommes persuadés qu'il n'est pas un seul de nos lecteurs qui n'ait pas lu ce petit chef-d'œuvre, véritable tour de force, dont, seul, un Louis Veuillot était capable. S'il en était encore, nous leur dirions: demandez-le tout de suite à la librairie *Cadieux et Derome* et ne passez pas un jour de plus sans le savourer.

\*  
\* \*

**Review of historical publications relating to Canada**, edited by George M. Wrong, M. A., Professor of History in the University of Toronto, assisted by H. H. Langton, B. A., Librarian of the University of Toronto. 3 vol. gr. in-8.

Depuis trois ans M. Geo. M. Wrong, professeur d'histoire à l'Université de Toronto, assisté du bibliothécaire de cette institution, M. H. H. Langton, a publié, chaque année, un catalogue raisonné de tous les ouvrages se rattachant à l'histoire du Canada, parus pendant les douze mois précédents. C'est une heureuse idée et un ouvrage précieux pour les futurs historiens de notre pays. Nous serons heureux de faire connaître et même de procurer ces volumes à ceux qui les désireraient.

\*  
\* \*

**Du doute à la foi**, par le R. P. Tournebize, S. J. 1 vol. in-12. Prix : 15 cts.

**Opinions du jour sur les peines d'outre-tombe**, par le même auteur. 1 vol. in-12. Prix : 15 cts.

Ces deux petites brochures, d'une incontestable utilité, font partie de la collection des *Études pour le temps présent*, publiées par la librairie Bloud et Barral, de Paris, et sont en vente à Montréal à la librairie Cadieux et Derome.

Dans la première, l'auteur s'adresse directement aux esprits que tourmente le doute et qui sincèrement désireraient se délivrer de cette souffrance, pour arriver au calme et à la sérénité de la foi. Le P. Tournebize est un guide sûr, expérimenté, et, à la lumière de ses sages conseils, l'esprit qui doute peut arriver à dissiper ses ténèbres pour mériter la grâce de la foi.

\*  
\* \*

M. Jean Aubanel, de la librairie Aubanel frères, d'Avignon, a eu la bonté de nous faire don d'un exemplaire réservé (n° 74) d'un ouvrage intitulé **Lettres à Mignon**, dont 200 exemplaires seulement ont été livrés au commerce. Ce livre contient la correspondance affectueuse et chaste, — les rapports poétiques d'une rare mysticité, — entre son père, l'illustre poète Th. Aubanel, et celle qu'il appelait *l'Amigo que n'ai jamais visto* (l'Amie que je n'ai jamais vue), ou plus souvent *Mignon*.

Aubanel est peu connu au Canada à cause de la langue dont il est servi, qui est tout à fait inconnue de ce côté de l'Atlantique. Cependant il mériterait de l'être, et nous conseillons fortement à nos lecteurs de lire la belle étude que lui a consacrée M. Ludovic Legré sous le titre de *le Poète Théodore Aubanel*, ouvrage édité par la librairie Victor Lecoffre, de Paris, et que l'on trouve chez nos libraires de Montréal. Empruntons à la préface du livre qui nous occupe un court historique de la noble et touchante idylle qu'il nous révèle.

“ Mademoiselle Sophie de L\*\*\* — aujourd'hui Madame du T\*\*\* — fille d'un diplomate russe de grande distinction, vit le jour sous le beau ciel d'Athènes et acquit au berceau ce charme et cette beauté atavique particuliers aux filles d'Orient.

“ Dès son jeune âge, mademoiselle de L\*\*\* eut un goût prononcé pour l'étude des langues; il se traduisit plus tard en véritable passion, à tel point qu'elle en connaissait six, lorsque pour la première fois elle entreprit l'étude du provençal.

“ C'était à B... où les parents de la jeune fille se trouvaient alors. Un célèbre Père Dominicain, ami de la maison, le R. P. Minjard, très au courant de la littérature provençale, engagea vivement mademoiselle de L\*\*\*, dont il connaissait la nature rêveuse et poétique, à étudier la langue provençale.

“ La jeune philologue s'éprit bien vite de la douceur de ce bel idiome, et les mœurs de la pittoresque Provence, si délicieusement chantées par ses poètes, lui rappelèrent la patrie d'Homère, sienne aussi et qu'elle aimait tant ! Puis, sur ses instances, après l'assentiment de sa mère, le R. P. Minjard mit la jeune fille en rapports littéraires avec le *Poète de la Miongrano*.

“ On se rendra facilement compte de la joie intense, du bonheur indescriptible que dut éprouver Aubanel, à la lecture de la première lettre de cette jeune fille.

“ Lui, ce modeste, croyant ne chanter que pour quelques amis, allait être compris par une étrangère, par une Athénienne ! — presque une sœur... — Lui, l'amant passionné de la beauté grecque !.. Lui, le descendant glorieux d'un capitaine grec illustre. Une très grande amitié s'établit aussitôt en ces deux âmes d'artistes, nées pour se comprendre et sympathiser. Dès qu'un événement nouveau et d'un réel intérêt se produisait, dès qu'une idée neuve surgissait de son imagination féconde, le poète écrivait à son *Amigo*. Aussi, trouvera-t-on dans les pages du livre un délicieux mélange de pensées galantes, de sensations d'art et d'aperçus sur les chefs-d'œuvre de différents maîtres : peintres, sculpteurs, musiciens et poètes.

“ Cette correspondance aimable dura longtemps, toujours dans l'invisible idéal.

“ Certain jour un jeune *houzard*, brillant officier de l'armée française, aujourd'hui le colonel du T\*\*\*, demanda et obtint la main de la belle Olympienne. Cet événement, dit-on, jeta le trouble dans l'âme du poète. Il fut certainement fort ému, tout comme un enfant privé de ses illusions, ou comme un païen fanatique à qui l'on aurait brisé son idole. Mais son culte était trop profond et trop ancien ; les sentiments ne fléchirent point et le charme demeura. Un changement seul se produisit tout à l'avantage du cher poète : il avait désormais un ami de plus.”

Je m'arrête, car cette citation devient trop longue. Ajoutons cependant que *Mignon* n'est pas un inconnu dans le monde des lettres françaises, nous avons d'elle *Tartarine dans les Alpes*, journal de route fort curieux, et *Nice-Légende*, satire débordante d'esprit, sur les mœurs cosmopolites de la cité du soleil et l'origine fantaisiste de leur importation. Son poète, hélas ! n'est plus, mais elle est fidèle à sa mémoire et réunit quelquefois les Félîtres à son château du T\*\*\* et l'on récite avec enthousiasme les poésies de Th. Aubanel tout en s'amusant à la méridionale.

Si l'espace nous le permet, dans un de nos prochains numéros, nous cueillerons quelques perles de l'écrin que nous offre M. Jean Aubanel, pour les offrir à nos lecteurs.

A. L.

